6 SEPTEMBRE 1952

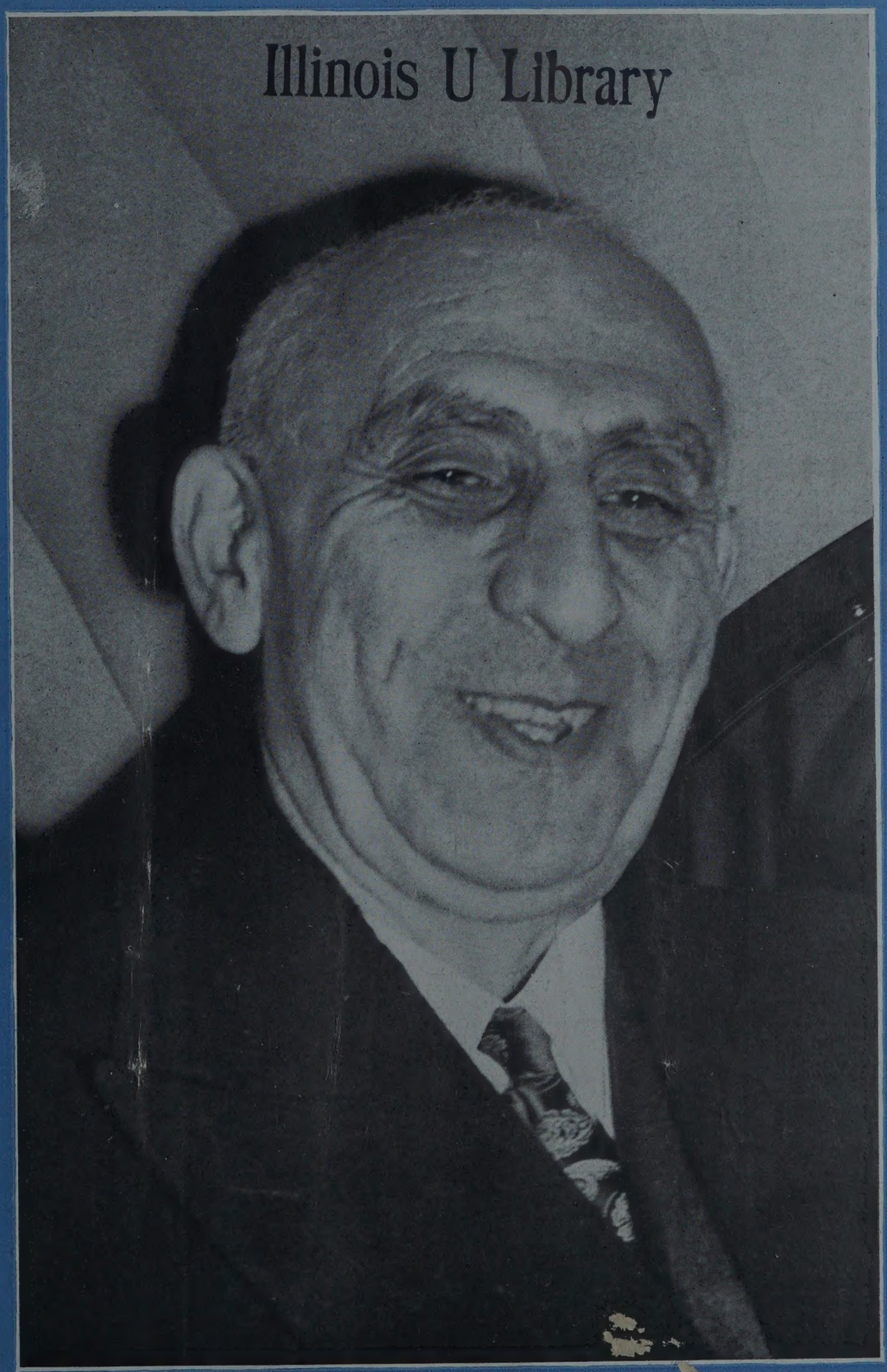
France

N° 360 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library



DANS CE NUMÉRO

★

Les Anglais, eux aussi, ont leur arme atomique

★

LA SIDÉRURGIE FRANÇAISE dans le pool charbon-acier

Suite de l'enquête de René Branellec

★

Depuis cent ans le mystère Lafarge est pas éclairci

MOSSADEGH JOUE A QUI PERD GAGNE

Le règlement du conflit pétrolier anglo-iranien est à nouveau — et plus dangereusement que jamais — au centre de l'actualité. Le docteur Mossadegh joue avec une audace et une intransigeance déconcertantes ses dernières cartes, jetant l'inquiétude dans toutes les capitales.

(VOIR NOTRE ARTICLE PAGES 213 A 215)

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA SERVANTE CHAUFFANTE A.F.

vous le permet, grâce à son étuve calorifugée (munie de deux plaques chauffantes de 125 watts tenant plats et assiettes au chaud à portée de votre main) et à ses tiroirs bien compartimentés pour *120 pièces d'argenterie.*

UN SEUL GESTE ET SANS QUITTER VOTRE CHAISE, LA TABLE EST SERVIE ET DESSERVIE.

3 modèles : NORMALE, FERMEE, à ABATTANTS.

Documentation et vente exclusive chez

A. FOURNIER & Cie
62, Rue St-SABIN, PARIS XIe - ROQ 43-50
EXPÉDITIONS : PROVINCE, COLONIES, ÉTRANGER

HÔTELS et VILLÉGIATURES

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL
(Finistère)

HOTEL JAOUEN
Pension Septembre
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

CÔTE D'AZUR

SÉJOUR A MARSEILLE
LE LITTORAL, Résidence Hôtel,
129, bd Corderie, cham. lux. et app. 1-2 p. + bains-cuis., p. jour, sem. ou mois.

MAS DU MONT ALBAN

Point de vue unique
à 150 mètres au-dessus de la baie des Anges
HOSTELLERIE-RESTAURANT
Cuisine soignée - Grand jardin
Arrangement pour séjour
Moyenne Corniche à 3 km. du port de Nice
Téléphone 63-03

Pour la Défense du Monde Libre

N° 8 - SÉRIE A

Le Sea Hawk dans les airs

Vite et facilement, le Sea Hawk s'envole du porte-avions, parcourant en quelques secondes le large horizon de la mer. Voici le plus bel exemple de l'avion d'assaut naval, racé, rapide, ayant un rayon d'action exceptionnel ; décollant et atterrissant facilement, il est d'une puissance de feu redoutable. C'est le meilleur chasseur naval volant aujourd'hui.

Les avions embarqués de conception et de performance supérieures ont toujours été dans la tradition du constructeur du Sea Hawk, Hawker Aircraft, une autre société du Hawker Siddeley Group. Cette communauté industrielle, la plus grande de ce genre, utilise maintenant ses puissantes ressources, de jour et de nuit, à édifier la force défensive du Monde Libre.

Hawker Siddeley Group

PIONNIER... TOUJOURS EN TÊTE DE L'AVIATION

Siège Social du Groupe : 18 St. James's Square, London, S. W. 1

A.V. ROE, GLOSTER, ARMSTRONG WHITWORTH, HAWKER, AVRO CANADA, ARMSTRONG SIDDELEY, HAWKSLEY, BROCKWORTH ENGINEERING, AIR SERVICE TRAINING AND HIGH DUTY ALLOYS.

AUANVIC

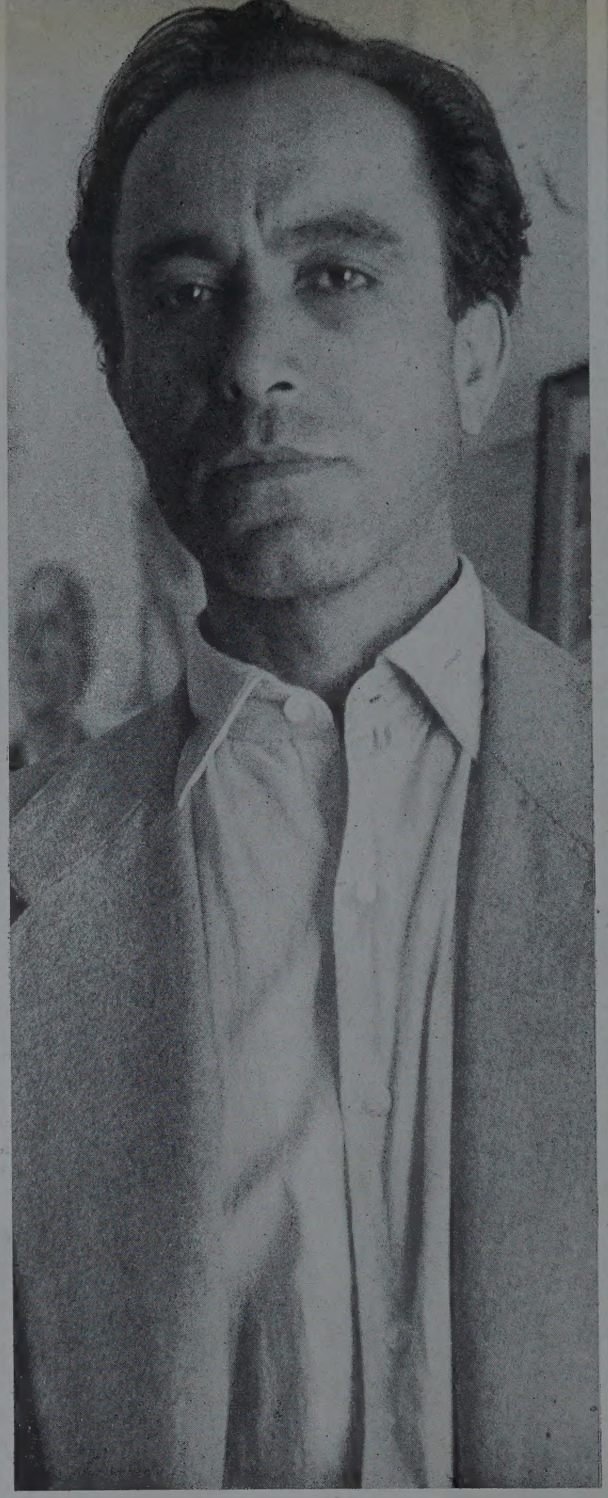
8me ANNÉE — NUMÉRO 369

6 SEPTEMBRE 1952

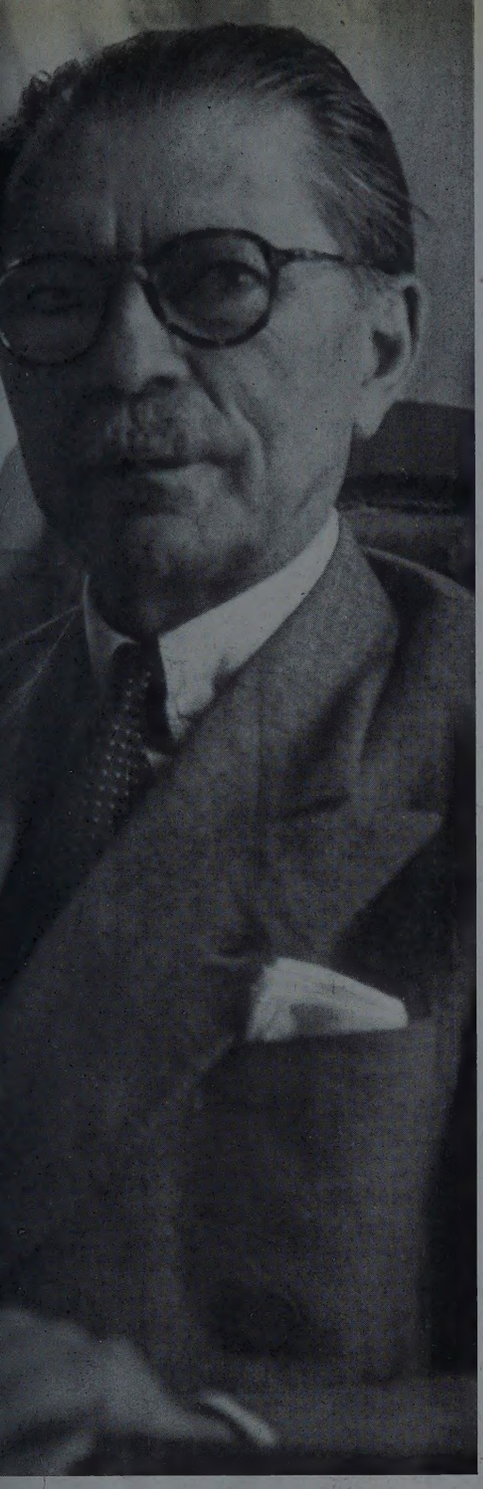
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

CETTE FEMME SYMBOLISE LA MISÈRE ET L'ATTENTE DU PEUPLE IRANIEN

L'Iran cherche à tâtons une voie nouvelle.



LE DOCTEUR HOMAN, VICE-MINISTRE DE LA COURONNE, LE DOCTEUR HORMOZ, PRÉSIDENT DES PARTISANS D



, APPARENTÉS AUX COMMUNISTES,
OCTEUR BAGHAI, PRÉSIDENT DU
T NATIONAL ANTICOMMUNISTE,
E SOUTIEN DE MOSSADEGH, ET
CIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL ALA.
CUN A SA MANIÈRE, CES QUATRE
ONNALITÉS DU MONDE POLITIQUE
UEL DE L'IRAN VEULENT SUPPRIMER
IMAGES TROP FRÉQUENTES DE
TERRIBLE MISÈRE IRANIENNE

UL ET FRAGILE ESPOIR pour l'Iran de ne venir un jour prochain un satellite de la Russie que réside peut-être dans le développement liers coopératifs. Le mouvement a pris naissance an grâce au dévouement de certains éléments du pays qui veulent s'attaquer aux racines en dehors de toute préoccupation politique.

L'Ayatollah Kachani accapare la scène iranienne. Celle-ci ne lui suffit même pas. Il lui faut se pousser à la tête du monde islamique. Cet étrange personnage finit par éclipser aux yeux des foules les autres protagonistes du drame, y compris le docteur Mossadegh, qui est cependant le vrai champion du nationalisme iranien.

En réalité, le chef religieux joue son rôle. Mossadegh a pu mesurer la faillite de ses meilleurs lieutenants, Hassibi en tête, malgré la compétence et l'honnêteté de cet ancien polytechnicien. De toute façon ne devait-il pas laisser sa part à la passion fanatique. Le maître subtil ès passion nationale a donc accepté les services du maître ès passion religieuse.

L'Ayatollah Kachani, devenu en quelque manière président du parlement persan, a multiplié, avant son départ pour La Mecque, les déclarations sensationnelles. Avec une royale bienveillance il a demandé à notre chargé d'affaires à Téhéran, le comte Garnier des Garets, de transmettre au gouvernement français des « conseils » en vue d'éviter l'infiltration du communisme dans les territoires musulmans de l'Union française. Il a d'autre part annoncé l'organisation en Tunisie, sous son patronage, d'un mouvement panislamique dirigé contre la France. Il s'est déclaré fort de l'appui du roi Ibn Séoud et de celui des « centaines de millions de fidèles » qui attendent, croit-il, de le voir à La Mecque.

Quand l'Ayatollah envisage une extension du communisme dans les pays musulmans provoquée par la misère et l'anarchie, ses paroles s'apparente plus au domaine de la propagande personnelle qu'à celui de l'action efficace. Reprocher aux autres de laisser perpétuer chez eux des maux qui existent à un degré beaucoup plus grand dans son propre pays semble abusif. On aurait tort de s'en indigner. C'est précisément l'impossibilité actuelle de résoudre les problèmes intérieurs iraniens, qui conduit Kachani à multiplier ses interventions extérieures et à chercher à l'étranger les compensations de prestige qui, espère-t-il, finiront par asseoir son autorité auprès de ses compatriotes.

Le docteur Mossadegh laisse à son encombrant et prolixe collaborateur le soin de briller, se réservant la partie la plus ingrate du travail, qui consiste à « tenir » à bout de bras une nation épuisée jusqu'à la solution d'un problème crucial pour l'économie iranienne : la fin du conflit pétrolier.

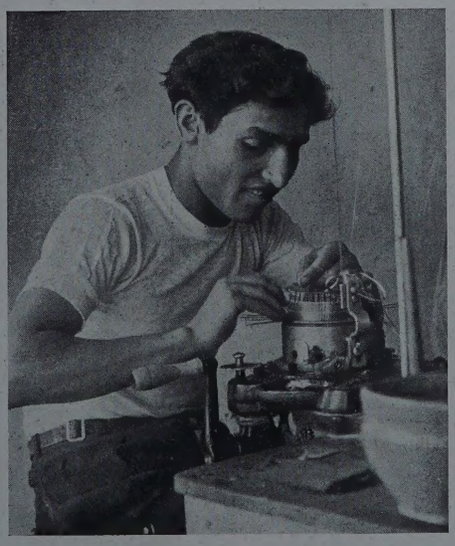
On a pu dire, avec quelque apparence de raison, que celui-ci n'avait guère modifié le sort du peuple. La classe possédante en avait pâti, et c'est ce qui a expliqué les remous de ces dernières semaines : la tentative du shah du côté de Ghavam Saltaneh, négociateur habile et homme de gouvernement « à poigne », l'échec de cette manœuvre et le retour de Mossadegh, appuyé par la masse du peuple.

L'inquiétude et les intrigues continuent de régner en maîtresses à Téhéran. On prête à l'armée, mécontente de son sort et avide de se distinguer, tout comme l'ont fait les armées syrienne et égyptienne, des desseins obscurs. Certains observateurs la voient mûre pour un coup d'Etat et n'hésitent pas à parler à ce propos d'un revirement possible des Etats-Unis, qui pourraient bien, disent-ils, se lasser des lenteurs du docteur Mossadegh au profit d'un empereur décidé à accepter une constitution plus démocratique que l'actuelle. C'est sans doute aller loin dans la voie des hypothèses. Si le shah jouit dans son peuple de plus d'affection que n'en eut, ces dernières années, après bien des erreurs, l'ex-roi Farouk, la situation du docteur Mossadegh est entièrement différente de celle de Nahas pacha. Mossadegh apparaît aujourd'hui comme l'homme d'Etat sur lequel on peut faire fond en Iran. Et tout changement brutal aurait de fortes chances de profiter en premier lieu aux communistes.

De tous côtés on cherche à sortir de l'impasse actuelle. Mais la démarche commune de Washington et de Londres s'est heurtée à l'intransigeance du docteur Mossadegh. Londres avait cependant fait un effort réel pour aboutir à une entente. L'abandon de ses prétentions initiales concernant l'obligation pour l'Iran de reprendre un certain nombre de techniciens britanniques à Abadan était notamment une preuve indéniable de bonne volonté.

Le déblocage des avoirs sterling de l'Iran en Grande-Bretagne, l'aide immédiate de 10 millions de dollars, la levée des restrictions aux importations britanniques en Iran et le recours au tribunal de La Haye pour fixer le montant de la compensation à verser à l'Anglo-Iranian n'étaient pas des satisfactions platoniques.

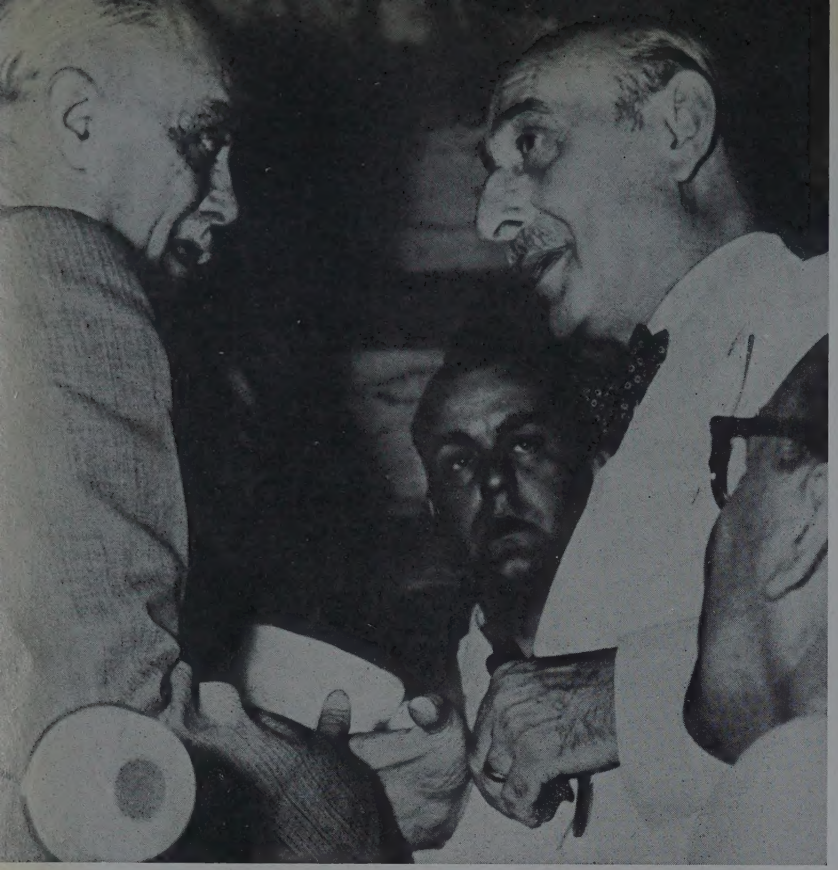
Comment expliquer les refus répétés de Mossadegh ? Est-ce simplement par le désir d'obtenir pour son pays des conditions meilleures que celles proposées par Londres et Washington ? Est-ce pour laisser au parlement iranien la responsabilité de leur acceptation ? Ou Mossadegh croit-il avoir trouvé auprès de la Compagnie italo-méditerranéenne des pétroles, auprès des techniciens allemands, auprès du groupe français qui s'est rendu dernièrement en Iran et, surtout, auprès de William Alton Jones des appuis suffisants pour engager une nouvelle lutte contre l'Anglo-Iranian et le gouvernement anglais ?



Le renvoi de Ghavam Saltaneh signifiait que le peuple iranien entendait suivre désormais une voie entièrement différente de celle qu'il a suivie jusqu'à l'année dernière.

Naguère encore, la corruption régnait en maîtresse dans les sphères dirigeantes de l'Iran. L'Occident en a trop vite conclu que le pays était entièrement pourri. Or la Perse actuelle ne compte pas seulement beaucoup de personnalités de grande intelligence, on trouve aussi chez elle une élite d'une honnêteté parfaite, consciente de ses responsabilités à l'égard du peuple et qui a commencé à travailler à son relèvement. Cette élite est partagée entre des influences diverses : russe, allemande, chinoise, yougoslave, etc. Elle cherche quelles solutions conviennent le mieux à son pays, d'où qu'elles viennent. Ardente, généreuse, obscure, elle ne témoigne d'aucun goût pour le dogmatisme. Elle juge objectivement l'action du docteur Mossadegh. Celui-ci a entamé une épuration indispensable. Qu'elle ait été opérée dans des conditions périlleuses pour la paix du monde ne laisse pas oublier qu'elle était fondée en équité. Il est bon que l'Occident s'en rende compte. La partie iranienne n'est pas encore perdue pour le monde libre occidental. Encore faut-il démontrer à l'Orient attentif qu'il doit envisager les grands problèmes sous un autre jour que celui d'un sordide matérialisme, celui-là même qui a permis au matérialisme marxiste de marquer au cours des dernières années des points importants dans toute l'Asie.

R. B.



MARÉCHAL CONTRE GÉNÉRAL : LE MATCH PAPAGOS-PLASTIRAS

Cette poignée de mains qu'ont échangée, à l'ouverture de la session extraordinaire du parlement d'Athènes, le général Plastiras (à gauche), premier ministre, qui faisait sa rentrée après une longue cure de repos nécessitée par une attaque de paralysie partielle, et le maréchal Papagos, leader du Rassemblement du peuple grec, n'était, il faut croire, affectueuse qu'en apparence. A la tribune, le maréchal, en effet, accusa véhémentement le gouvernement et son chef de mener la Grèce à la ruine ! Le général Plastiras n'a obtenu la confiance de la chambre que de justesse, par 127 voix contre 118, et cette faible majorité laisse prévoir que de nouvelles élections, réclamées par l'opposition, deviendront sous peu inévitables.

LA REVANCHE DU ROI DES ROIS

On sait que les traités de paix ont enlevé à l'Italie non seulement l'empire édifié par le fascisme, mais aussi ses « vieilles colonies ». Chacun de ces territoires a été doté d'un statut particulier. C'est ainsi que l'Ethiopie, recouvrant son indépendance, s'est vu confier, par les Nations Unies, la tutelle de l'Erythrée, et S. M. Hailé Sellassié, empereur d'Abyssinie, vient de parapher la nouvelle constitution de cet Etat. Debout auprès du souverain, M. Wolde Guioguis, ministre de la Justice. La présence de Thémis à cette cérémonie n'est-elle pas symbolique ?

ÉDITORIAL DE FRANCE-ILLUSTRATION ★ ÉDITORIAL DE FRANCE-ILLUSTRATION ★ ÉDITORIAL DE FRANCE-ILLUSTRATION ★ ÉDITORIAL DE FRANCE-ILLUSTRATION ★ ÉDITORIAL

LA TENTATION DU JARGO

Le lecteur de l'année 1952 peut-il feuilleter les livres publiés français depuis deux ou trois mois sans que se pose à esprit un problème qu'il nous faut bien appeler le probl du jargon ? On sait que le mot de jargon signifie soit un gage corrompu par l'effet de l'ignorance ou d'un goût pa culier, soit certains parlers villageois qui ne sont pas sans sav soit encore les tournures et les vocabulaires propres à divers mét au sport, à tel ou tel divertissement. Le jargon peut intéresser groupe d'hommes plus ou moins restreint. Il est parfois une con tion entre un petit nombre de personnes. Il arrive qu'il soit inc duel et, en ce cas, même s'il est amusant, il est rarement contagi

Le problème du jargon a été posé par un observateur des let qui est un écrivain attentif et soigneux : mon confrère et ami Y Gandon. Le titre de son opuscule, *Cent Ans de jargon,* donn penser que l'usage du jargon dans les lettres est récent, ce qui n pas tout à fait juste. Il laisse aussi supposer que toute la Ré blique des lettres a, depuis cent ans, succombé à cet entraînem Gandon, me semble-t-il, ne fait pas une place assez généreuse mainteneurs qui sont heureusement nombreux et qui n'ont oublié leur devoir. Ils y ont du mérite, car ils vont contre la m et contre les engouements du jour.

Cela dit, je reconnais que le jargon a longtemps été tenu respect. Les défenseurs du jargon ne manquent pas de c Rabelais et ses inventions verbales. Rabelais est un des c teurs de la langue dont nous nous servons. Il est nourri de g et de latin. Il ne jargonne pas : il invente, et certaines de ses in tions, étant devenues notre bien, sont entrées dans l'usage. Mol a fait, du jargon, un usage modéré, tout à fait divertissant qu Molière fait parler ses médecins, un peu conventionnel quan s'agit des paysans de *Don Juan.* Mais si l'on met à part quelq expressions pittoresques, telles que diverses locutions d'Hamil ou le langage des précieux et des précieuses, il faut reconnaître les écrivains d'autrefois ne succombaient point à la tentation jargons. Les gens de bonne culture imitaient les écrivains, scru leusement. Il suffit de lire les lettres des particuliers, à la fin XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] siècle, pour voir que tout le mon en France, écrivait bien et purement, et qu'un chacun disait qu'il avait à dire.

Hugo, dans ses romans, qu'il faut se garder de décrier avant les avoir relus, entreprend souvent de faire parler à ses personna la langue qui est celle de leur métier ou de leur milieu. Il n'en ab pas. Mais, par ainsi, Hugo nous annonce les recherches des réalis Même réflexion pour Balzac qui s'efforce de reproduire non se ment le parler mais encore les tics ou les bégaiements de ses hé sans jamais se laisser trop contaminer par ses modèles.

C'est avec la forme du réalisme connue sous le nom de natu lisme que nous voyons le jargon sortir de ses limites. Je ne suis de ceux qui parlent de Zola, par exemple, avec désinvolture. Z est un chef et un maître. Son œuvre marque un tournant de no grande route. Son influence est encore sensible dans les travaux les expériences de ce que l'on peut appeler l'école existentiali la dernière venue en un temps où les écoles ne mènent plus gu le jeu. Mais, avec Zola, nous voyons un écrivain de mérite cé à la tentation du jargon et donner un exemple qui ne sera su que par trop de disciples.

L'auteur dramatique peut se trouver dominé par le jargon ne prend jamais la parole, s'il est vraiment un homme théâtre. Il fait parler des personnages et, si ces personna jargonnent à longueur de scène, l'écrivain ne peut guère int venir. Le romancier a d'autres devoirs, d'autres franchises et portes de sortie. S'il fait parler un personnage, il ne peut pl après les recherches du réalisme et du naturalisme, ne pas lui pré

U MONDE...

LLUSTRATION ★ ÉDITORIAL DE FRANCE-ILLUSTRATION

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

n langage conforme à celui des modèles. Le paysan parle donc mme un paysan, l'ouvrier comme un ouvrier, le marin comme un arin, le technicien comme un technicien, le voyou comme un oyou. Mais, parfois, souvent même, les personnages en scène se isent et le romancier se ressaisit de son rôle : il fait évoluer ses éatures, les peint, leur donne un décor ; en bref, il poursuit son cit. La grande nouveauté du siècle, et elle est, tout compte fait, éplorable, c'est que, trop souvent, l'auteur continue à parler, pour n compte, comme les personnages artificiels qu'il met en scène. reprend leur vocabulaire, leurs images, leurs injures, leurs tour- ures syntaxiques, si l'on ose parler de syntaxe. Il a le sentiment rester ainsi dans l'atmosphère, d'y maintenir le lecteur, de ne s changer de registre, d'assurer une très illusoire unité.

Ce problème, qui, je pense, a tourmenté beaucoup de jeunes écri- ins, vient d'être franchement posé par l'un d'entre eux, Hervé azin, dans les dernières pages de son livre *Lève-toi et marche.* ervé Bazin nous dépeint avec beaucoup de talent et de pénétration, douloureuse vie et l'agonie d'une jeune fille malade. Il prête à son roïne un langage familier, quelque peu argotique, celui, je veux en le reconnaître, qu'utilisent entre eux, et devant moi, les garçons les filles qui hantent ma maison ; car, je tiens à le dire, je ne vis s en solitaire dogmatique : je suis entouré de jeunesse, mes fants, mes neveux, mes petits-enfants, les amis du clan me nnent chaque jour quelque sujet de méditation et, quand cela ne ncerne pas les idées ou les mœurs, cela concerne le langage par quel ces idées s'expriment, par lequel les mœurs se manifestent se confirment. Hervé Bazin, qui me semble avoir un sentiment élié, élevé de son art et de sa mission, fait dire, par un témoin du ame qu'est l'existence de son héroïne : « Ne nous suffit-il pas... la retrouver avec ses fredons, avec ses tics de langage : « Çà, c'est un détail » (devant une difficulté) ou : « Pas question de... » our bousculer une hésitation). Avec son goût de l'argot (où elle réfugiait, comme toute cette génération, pour se défendre contre s sentiments, pour les habiller d'un ton léger et gouailleur). »

Voilà fort bien exposé, en peu de mots, non le problème, ce serait op peu dire, mais le drame d'une génération qui a, la rage au eur, assisté aux épreuves et aux désastres d'une civilisation, la tre, celle de l'Occident. Je voudrais, pour ceux de mes jeunes nfrères qui consentent à m'écouter, pour leurs lecteurs et les iens, tirer leçon de cette querelle.

S'IL est, dans les lettres, un domaine où toutes les recherches, toutes les expériences, toutes les audaces demeurent permises, c'est celui de la poésie. Que les « parachutistes » l'explorent et nous en parlent, nous les écoutons, le cœur battant de sym- thie. Mais la prose est un trésor national, le bien de tout un euple. Le langage de la prose sert également au tribun, au prédi- teur en chaire, au petit marchand de la rue, au passant, au men- ant, au mandarin de l'industrie et, naturellement, à l'écrivain. elui-ci, quand il entreprend de faire parler des personnages, peut s faire jargonner si la conjoncture le recommande. Il obtiendra es effets d'autant plus heureux et même puissants qu'il n'abusera as. Un mot bien amené, une phrase bien introduite et la vérité udain éclate, illuminant l'ensemble. Puis le narrateur se ressaisit son récit, il reprend la barre du gouvernail et alors il ne doit as oublier qu'il a de grands devoirs, ceux de la maintenance. ous avons tous assisté, depuis soixante ans, aux expériences du mal écrire ». Elles se sont toujours terminées par des échecs, et oubli les a totalement recouvertes, presque tout de suite.

Une belle langue bien faite, illustre ! vit, se transforme, enrichit, évolue ; mais elle évolue lentement, comme la vie, malgré s apparences et les crises de civilisation. Que les écrivains, mes nfrères, mes frères, se servent judicieusement des mots et des urs qu'ils ont raison de juger pittoresques ! Mais je les adjure résister à la tentation du jargon.

ILLUSTRATION ★ ÉDITORIAL DE FRANCE-ILLUSTRATION

ÉDITORIAL DE FRANCE-ILLUSTRATION ★ ÉDITORIAL DE FRANCE-ILLUSTRATION ★ ÉDITORIAL DE FRANCE-ILLUSTRATION ★ ÉDITORIAL DE FRANCE-ILLUSTRATION ★ ÉDITORIAL DE FRAN

LA FOURRURE, ARME DE LA GUERRE FROIDE

BOYCOTTEZ les fourrures russes ! Achetez américain ! Tels sont les slogans que ces mannequins de grandes maisons de fourrure américaines ont promenés dans les rues de New-York. Mais l'été est chaud à Manhattan, comme ailleurs. Aussi, pour que cette présentation inattendue ne fût pas un supplice pour les jolies filles, celles-ci ne portaient-elles sous leurs épais manteaux que des maillots de bain. Ce costume sommaire ne fut pas étranger au succès de la manifestation.

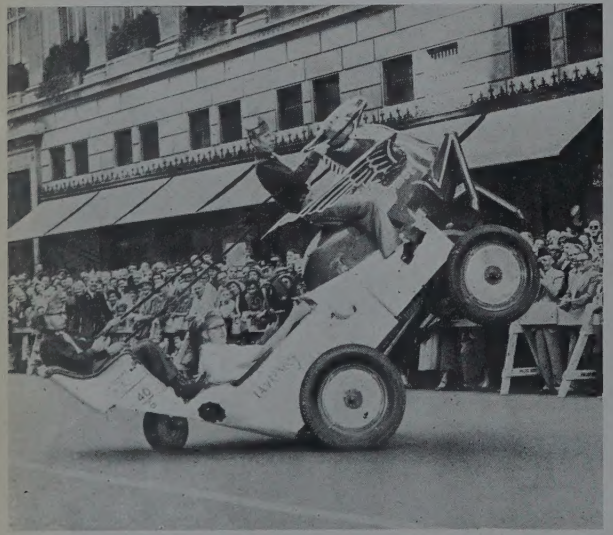
DERRIÈRE LES MURS DU KREMLIN

DE l'autre côté du rideau de fer, la Carrière a maintenu ses règles et ses traditions. C'est très protocolairement qu'au Kremlin le camarade Chvernik, président du Praesidium suprême de l'Union des républiques socialistes soviétiques, a reçu M. Louis Joxe, qui lui présentait les lettres de créance l'accréditant comme ambassadeur de la République française près du gouvernement de l'U. R. S. S. Quelques jours plus tôt, M. Louis Joxe avait été reçu en audience privée par le maréchal Staline, avec lequel il s'était entretenu une vingtaine de minutes.

AUX QUATRE COINS

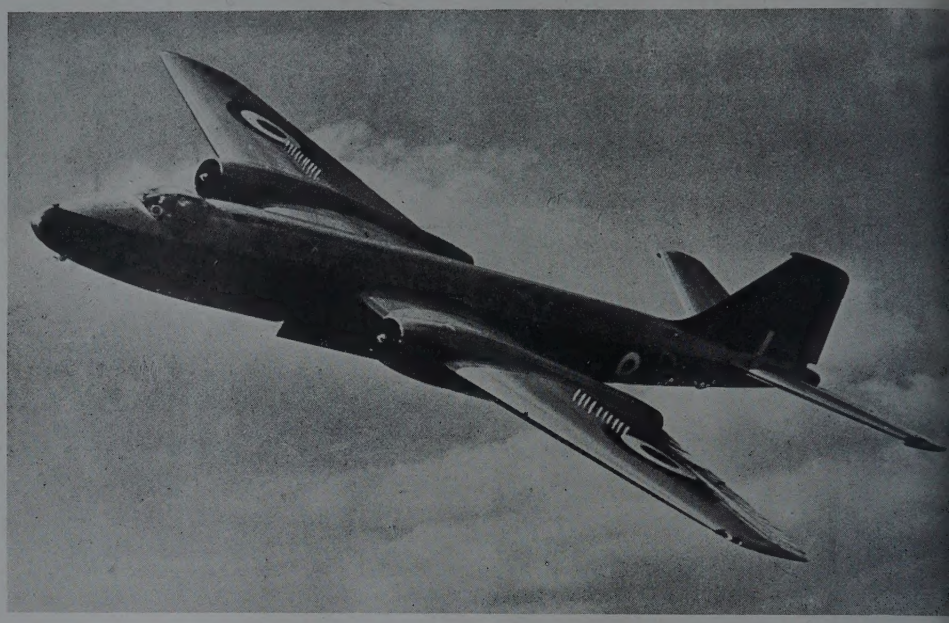
LE BEL EXEMPLE DU PRÉSIDENT SARRAUT

Président de l'Assemblée de l'Union française, M. Albert Sarraut aurait pu considérer son accession à ce poste éminent comme le couronnement de cinquante années d'activité consacrées à la chose publique. Mais, à quatre-vingts ans sonnés, l'ancien président du Conseil a entrepris en Afrique noire une tournée au cours de laquelle il s'est rendu compte *de visu* des résultats obtenus tant dans la mise en valeur de ces territoires que dans les domaines culturel, sanitaire et social.



L' « AMERICAN LEGION » S'AMUSE

Une orientation politique assez nette a marqué le trente-quatrième congrès tenu à New-York par la grande organisation d'anciens combattants américains. Celle-ci a notamment réclamé le renvoi de M. Dean Acheson. Elle a en outre invité le général Eisenhower à participer au traditionnel défilé qu'elle organise sur la 5e Avenue. Mais les préoccupations électorales n'excluent pas la bonne humeur. Au cortège ont pris part, comme à l'accoutumée, bon nombre de chars cocasses, tel ce « cheval volant », baptisé par son créateur Peggy, sobriquet affectueux par lequel les dieux de l'Olympe, rééduqués, comme chacun sait, à Hollywood, désignent maintenant Pégase, le coursier des muses.



IRLANDE-TERRE-NEUVE ALLER ET RETOUR EN 7 H. 59' A BIENTOT LE WEEK-END TRANSATLANTIQUE !

Prendre le *breakfast* en Irlande, déjeuner à Terre-Neuve, être rentré en Irlande pour le *five o'clock tea* : ce rêve, inconcevable il y a quelques années, est mis à notre immédiate portée par le raid que vient d'effectuer l'équipage du bombardier anglais *Canberra,* reliant Aldergrove (Irlande du Nord) à Gander (Terre-Neuve) en 4 h. 34' dans le sens est-ouest et 3 h. 25' au retour.

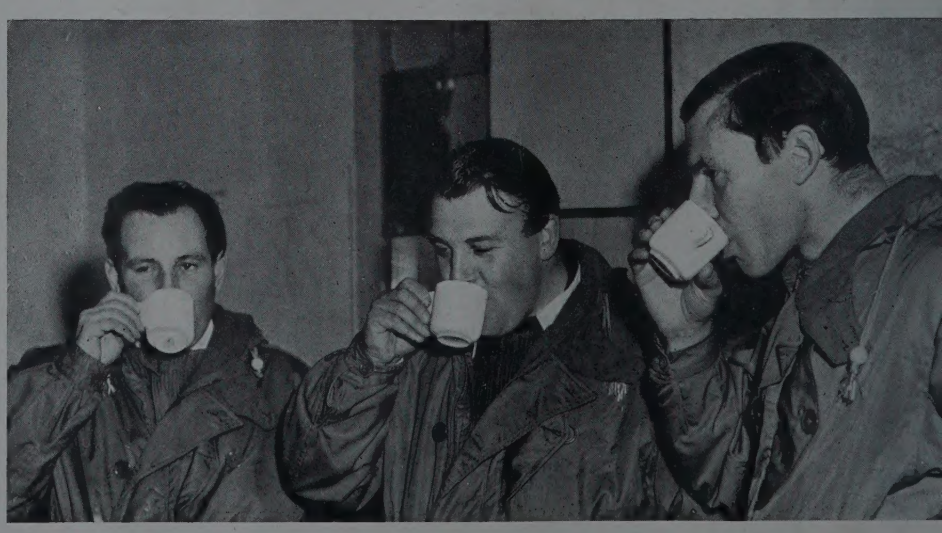
Point n'est besoin de souligner ici l'intérêt stratégique de ce vol : la suprématie aérienne que confère à la Grande-Bretagne la possession d'un bombardier capable d'atteindre en moins de quatre heures les rives de la Volga ; le renforcement qu'en peuvent attendre les escadres aériennes de la coalition atlantique. Qu'il nous suffise de saluer le persévérant labeur qui a permis à l'Angleterre de conquérir dans le ciel pareille avance technique.

Mais les horizons que cet exploit offre aux activités pacifiques sont eux aussi sans bornes. Demain le *businessman* du Nouveau Continent pourra s'envoler le matin pour négocier à Londres ou à Paris une affaire importante et coucher le soir même dans son appartement Brooklyn. Demain, quelques heures gagn entre deux capitales peuvent permettre à chef d'Etat, à un ministre d'arriver à l'he indécise où le fléau de la balance oscille enc entre la guerre et la paix : une négociati reprise à temps, grâce à cette colombe sup sonique que sera alors l'avion, et le frag rameau d'olivier peut être sauvé de la flam

Cette accélération des relations humaines d'ailleurs une arme à double tranchant. Est-si certain qu'elle contribue à la compréhensi universelle ? Entre le paysan qui médite au de son labour et le passager que 40.000 emportent en quelques heures d'un continent l'autre existe-t-il un mode de pensée commu L'électeur d'aujourd'hui peut-il avoir la mê conception du temps et de l'espace — c'e à-dire du monde — que ses représentants pouvoir ?

A de tels décalages il existe évidemment remède : mettre les voyages aériens à la por de tous. Peut-être sera-ce — Dieu merci ! possible un jour prochain...

Après l'atterrissage à Aldergrove, le glorieux équipage boit une tasse de thé bien gagnée ; **gauche à droite :** le navigateur Watson, le Wing Commander Beaumont et le second pilote Hillwo



DU MONDE... (SUITE)

AU STADE OLYMPIQUE DE BERLIN 120.000 CATHOLIQUES ALLEMANDS DES DEUX ZONES

A soixante-quinzième assemblée des catholiques d'Allemagne a été l'occasion d'émouvantes cérémonies qui se sont déroulées en secteur britannique au Stade olympique de Berlin, que l'on voit, ci-dessus, durant représentation de *Croisade,* de Claudel. Sur les cent vingt mille participants à ces émonies on comptait environ cinquante lle catholiques de l'Est venus à ce congrès dépit des interdictions décrétées par les autorités communistes de l'Allemagne orientale.

Au cours d'une de ces manifestations nocturnes le cardinal Frings a lancé, devant une vingtaine d'évêques, l'invocation suivante, lue par S. S. Pie XII à Castelgandolfo et qui était reprise à la même heure dans les églises de treize mille paroisses catholiques d'Allemagne : « Toi qui es le Seigneur des peuples, le Seigneur des Etats, ne nous laisse pas tomber aux mains de ceux qui Te haïssent. »

« L'HÉRÉTIQUE » EN PLEIN OCÉAN GAGNERA-T-IL CUBA ?

PRÈS quelques jours d'escale à Casablanca, le docteur Bombard, « naufragé volontaire », a repris la mer sur son radeau pneumatique à destination des Canaries, d'où il espère gagner Cuba, sans naviga- r, sans T. S. F., et en se nourrissant de issons et d'animalcules marins. Son ancien compagnon de bord, Jack Palmer, qui avait déclaré forfait en arrivant à l'escale de Tanger, a renoncé définitivement à cette entreprise qu'il juge plus que téméraire. « Pour continuer en cette saison au delà des Canaries, a-t-il dit, ce n'est pas d'un navigateur dont on a besoin, mais plutôt d'un livre de prières. »

PROPOS DU SCEPTIQUE

LES chemins du progrès sont jalonnés de tombes, et ce n'est pas demain que sera close la liste des martyrs de la science ! Encore conviendrait-il d'établir un distinguo. Le nombre de ces victimes, en effet, risque de s'allonger inconsidérément du moment où la passion de la découverte côtoie de trop près le précipice de l'aventure ou bien se trouve faussée par l'âpreté des rivalités sportives.

Notre vie, il faut croire, apparaît terriblement quotidienne aux audacieux tant le goût du risque et l'attrait du record font s'accroître la phalange des casse-cou.

Alors que les marins d'expérience ne se sentent jamais à l'abri de la traîtrise des courants, des novices n'hésitent pas à affronter seuls l'immensité océane à bord d'une coquille de noix ou sur un frêle radeau.

Des « mordus » de la montagne se lancent à l'assaut de pics réputés inaccessibles en dédaignant les conseils et l'appui de nos guides éprouvés de l'Alpe. Des spéléologues qu'attire le mystère des profondeurs abyssales se risquent dans les gouffres avec une préparation et des matériels notoirement insuffisants.

Or n'est pas découvreur qui veut ! Les exploits d'un Alain Gerbault, d'un Lindbergh, d'un Le Toumelin, d'un Herzog, d'un Martel, soigneusement préparés, n'ont jamais été l'effet d'un heureux hasard ou d'un caprice de la chance. Tant s'en faut !

Libre à chacun, dira-t-on, de courir au-devant des périls et de se colleter avec la mort en lançant d'insolents défis au destin. Mais le malheur veut que les risque-tout ne mettent pas seulement en jeu leur propre existence. A l'heure où s'appesantit sur eux l'ombre de la catastrophe la société, qui n'admet pas le suicide, leur porte secours. Pour les arracher à leur sort tout ce qui humainement paraît possible est mis en œuvre. On nolise des navires, on mobilise avions et radios à la recherche d'un petit point perdu sur l'océan. Des caravanes de spécialistes se lancent à la recherche des grimpeurs téméraires. Et il se trouve toujours des équipes de courageux prêts à affronter les gouffres d'où montent des appels désespérés.

Autant de précieuses vies qui s'exposent héroïquement pour sauver celles des fanatiques de l'aventure. Autant de millions dépensés qui pourraient plus utilement servir la science. Encore qu'il se couvre d'un alibi plus ou moins scientifique, le jeu en vaut-il la chandelle ?

Nul n'a permission de se lancer en haute mer lorsque les conditions de navigabilité de son esquif ne sont pas conformes aux règlements internationaux. Des assurances et des garanties de compétence et de sérieux ne pourraient-elles être également exigées dans tous les domaines où les amateurs d'exploits à sensation mélangent un peu trop aisément science, sport et publicité ? Même s'il devait en résulter pour les intéressés le manque à gagner que leur valent d'avantageux contrats d'exclusivité !

LES ANGLAIS, EUX AUSSI, ONT LEUR ARME ATOMIQUE

ENGLAND has never lost the last battle. J'ai encore dans l'oreille le ton tranquille, résolu d'une voix anglaise me répétant cette phrase historique comme un infaillible credo. C'était un simple mousse qui la prononçait tandis que s'effectuait, sous les bombes allemandes, le rembarquement de la R. A. F., à Saint-Nazaire, en juin 1940.

En été 1952, afin de ne pas risquer de perdre une nouvelle « dernière bataille », l'Angleterre se lance, à la suite des Etats-Unis et de l'U. R. S. S., dans la course aux armements atomiques. Sa première expérience, sur laquelle une discrétion exemplaire est observée, a été annoncée par Downing Street. L'ancien porte-avions *Campana*, transformé en navire-laboratoire, a été envoyé avec quelques unités de moindre importance dans les eaux de l'archipel de Montebello, situé au large de la côte nord-ouest d'Australie, pour effectuer les observations nécessaires. Celles-ci porteraient sur l'emploi d'un nouveau détonateur atomique, beaucoup plus simple et plus léger que celui utilisé par les Américains. Ce détonateur aurait été adapté à un projectile muni d'un appareil de direction électronique modifiant automatiquement — et implacablement — sa trajectoire en fonction de l'objectif, mobile ou immobile, à détruire. Ce n'est du reste pas la propriété, assez étonnante pourtant, de faire aspirer en quelque sorte le projectile destructeur par sa victime qui représente la nouveauté de l'expérience britannique, mais le mariage de la fission nucléaire avec ledit projectile. Le principe du projectile électronique est connu en France, où son étude est en cours depuis plusieurs années. En revanche, sa réalisation dans le domaine atomique n'y a pour le moment pas été envisagée, et il semble que les Anglais soient les premiers à expérimenter cette arme qui, par sa puissance de destruction associée à sa précision, se classerait probablement en tête du redoutable arsenal moderne.

L'Angleterre affirme par là sa volonté de ne pas s'avouer vaincue dans la course ruineuse aux armements nouveaux, à laquelle ne paraissaient guère pouvoir participer que des pays colosses comme l'Amérique et la Russie. Mais, si elle a faculté de le faire, elle le doit surtout à un homme, le docteur William George Penney.

Le voici devenu subitement un des plus grands personnages de notre temps, ce cycliste que l'on voit circuler sur la route d'Idmiston, dans le faubourg londonien de Norwood, revenant comme n'importe quel citoyen d'une de ces expéditions de *shopping* qu'adorent les Anglais. Mais c'est de lui que les experts américains ont déjà dit il y a plusieurs années : « Il en connaît plus sur la fission nucléaire des armes atomiques que personne au monde. »

A quarante-deux ans, le docteur William George Penney est *chief superintendant* de la Recherche au ministère de la Guerre. Jusqu'à quinze ans il s'était principalement intéressé

conçue par W. G. PENNEY, un des « as » de la

au football, étant avant-centre dans l'équipe de l'école technique de Sheerness. A dix-huit ans il interrompit sa carrière de footballer, non sans avoir gagné le tournoi scolaire où il avait été engagé. Deux ans plus tard il était licencié ès sciences. Quand on dit à Penney qu'il a réalisé un assez bel exploit en préparant en deux ans un examen qui en exige habituellement quatre il répond : « *Oh! I don't know. I was a bit good at maths and that helped, of course.* » (Oh ! je ne sais pas. J'étais assez bon en maths, et cela, naturellement, aide.)

En 1933, ayant passé son agrégation après un stage à l'université de Wisconsin, il commença à s'intéresser au monde encore très peu connu de l'atome. Quand éclata la guerre Penney enseignait les mathématiques au Collège Impérial. Le ministère de la Guerre lui demanda d'étudier le comportement des ondes d'explosion. Puis il partit pour les Etats-Unis, où il travailla avec d'autres savants anglais à la réalisation de la bombe atomique. Une semaine après la première explosion, en mai 1945, à Los Alamos, Penney volait vers les îles Mariannes en compagnie des experts américains avec lesquels il travailla au montage des bombes destinées au Japon. Il fut le seul savant britannique admis à observer l'éclatement de la bombe de Nagasaki. Les Américains savaient ce que les calculs de Penney signifiaient dans la compétition pour la suprématie atomique. Ils devaient le savoir mieux encore après Bikini.

Un des buts principaux de l'expérience de Bikini consistait à mesurer exactement le degré de destruction d'une bombe atomique. Des engins extrêmement compliqués et coûteux furent installés à cet effet autour de l'objectif.

Penney fut frappé par le fait que personne ne semblait douter que la bombe n'atteignît l'objectif précis qui avait été choisi. « Les Américains, raconte-t-il, m'ayant autorisé à prendre mes propres dispositions pour enregistrer le souffle de la bombe, je remplis d'eau de mer, avec l'aide d'un collègue américain, mille bidons de pétrole du type des bidons ordinaires de 4 gallons. L'ouverture de chaque bidon ayant été fermée au moyen d'un carré de papier, nous disposâmes les boîtes tout autour du site de l'explosion, en tenant compte d'une chute possible de la bombe à quelques centaines de mètres du but. Cette prévision se révéla bonne et les instruments de mesure américains furent, les uns, complètement démolis, les autres, dans de mauvaises conditions d'enregistrement. En revanche, nos bidons de pétrole se comportèrent admirablement. Ils avaient été projetés, aplatis de toutes sortes de façons et chacun nous fournit des indications utiles. Avec quelques calculs je pus tirer les conclusions voulues concernant le souffle. »

Les « quelques calculs » de Penney ont été considérés depuis comme l'observation majeure de l'expérience de Bikini. Les Américains ne se sont pas contentés de conférer au docteur Penney la médaille de la Liberté, ils lui ont également offert pour travailler avec eux un salaire cinq fois plus élevé que les 3.000 livres qu'il gagne actuellement. Mais Penney « n'aime pas l'idée de travailler beaucoup en Amérique », et il n'est pas particulièrement attiré par l'argent.

Les angoisses atomiques sont inconnues au foyer du docteur Penney. Sa femme et ses deux enfants n'en sont pas troublés. Selon Mrs. Penney, la seule conséquence heureuse de son mariage est que le boucher est « terriblement impressionné et nous donne en abondance des os pour le chien... Mais d'autres personnes nous traitent comme des lépreux ou nous daubent dessus, ce qui est extrêmement désagréable ».

L'archipel de Montebello, où se déroulent les expériences atomiques anglaises, est situé à 70 kilomètres du cap Preston et à 135 kilomètres de l'agglomération de Onslow, entre le 20e et le 21e parallèle et le 115e et le 116e degré de longitude Est.

En juillet 1622 le navire anglais *Tryal* fit naufrage sur ses récifs, et l'on pense que les quarante-six survivants furent les premiers hommes à mettre pied sur l'une des îles. Bien que l'archipel figurât sur des cartes datées de 1618, il fallut attendre l'année 1803 pour qu'il reçût son nom définitif. Chose curieuse, ce fut le navigateur français Nicolas Baudin, originaire de l'île de Ré, qui, y ayant débarqué à cette époque, le baptisa, rappelant dans son appellation le souvenir de la victoire que les Français avaient remportée sur les Autrichiens en Italie pendant la campagne napoléonienne. On peut au reste penser que l'humour n'était pas exclu de l'esprit de Baudin, car l'altitude maximum relevée sur la petite île de la Trémouille est de... 36 mètres ! L'archipel, composé de nombreux îlots (île de la Trémouille, île de l'Ermite, île du Sud-Est, île du Nord-Ouest), n'est fréquenté que par quelques pêcheurs de perles. Entouré de récifs de corail, il n'est habité en permanence que par des chats sauvages et des rats, survivants probables des naufrages jadis assez fréquents dans ces parages. Sa végétation se réduit à une herbe grisâtre, maigre, qui se développe par plaques dans les périodes de pluie. Son nom, « Montebello », apparaît comme une cruelle ironie.

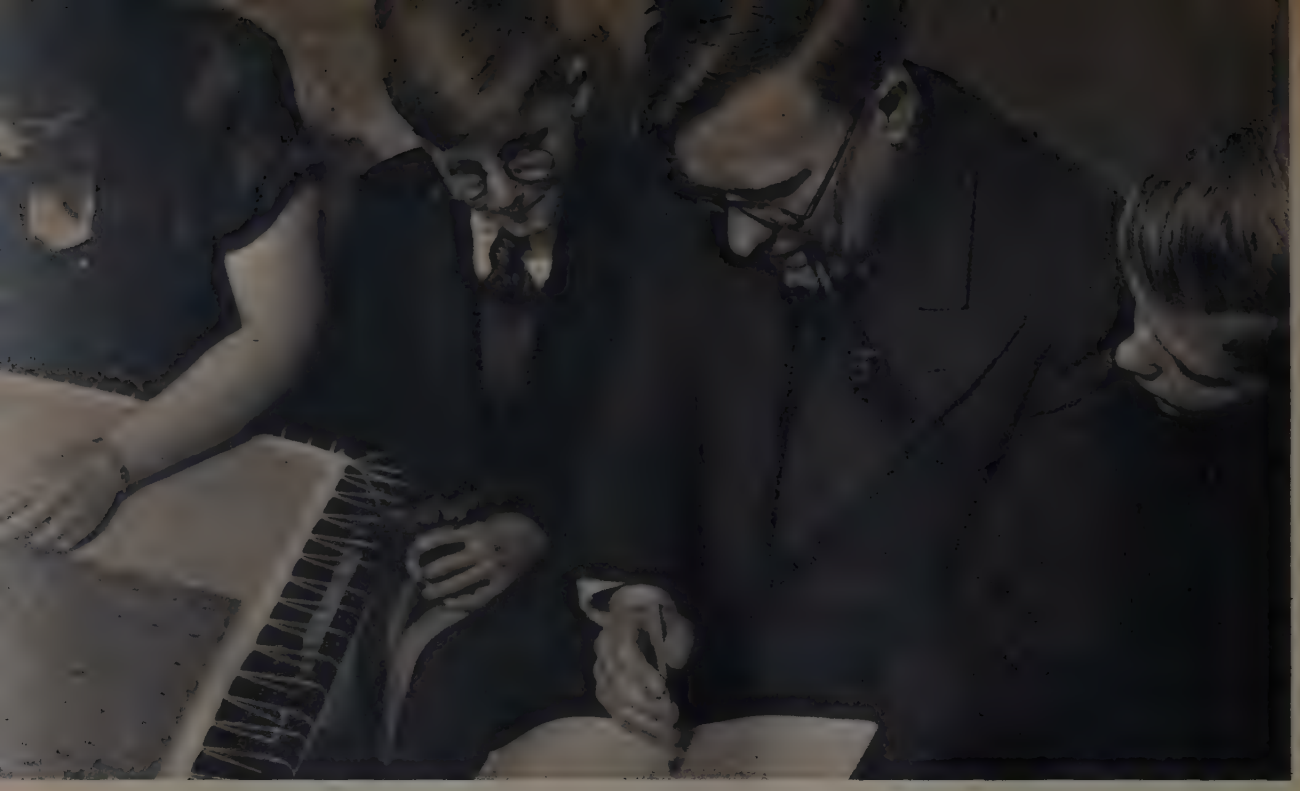
Tel est le cadre désertique choisi pour les premières expériences militaires atomiques anglaises. Ce que l'on connaît déjà du théoricien pur et du praticien qu'est le docteur William George Penney, qui allie des qualités rarement réunies dans un même homme, donne à penser que la Grande-Bretagne, grâce à lui, figurera plus qu'honorablement aux côtés des deux grandes puissances atomiques. Les conséquences diplomatiques et militaires de cet événement sont extrêmement importantes. L'Angleterre va, d'une part, recouvrer un prestige ébranlé ces dernières années et, d'autre part, la balance des forces du monde soviétique et du monde libre se trouve modifiée en faveur de l'Occident.

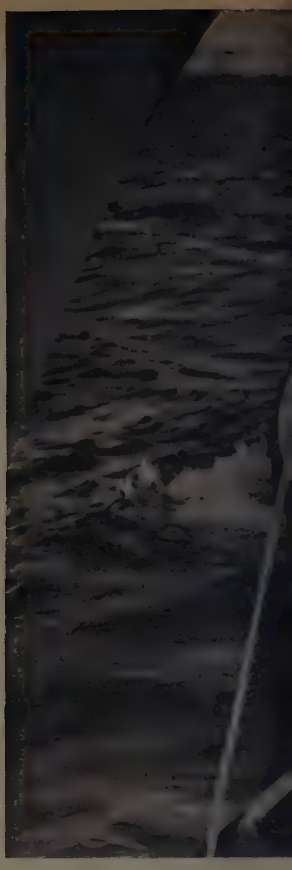
L'Angleterre, ici encore, recueille aujourd'hui le bénéfice de son travail, de sa patience, de sa foi en son avenir.

ce atomique mondiale

LES PASSIONS DU DOCTEUR PENNEY : son chien, ses tapisseries, sa bibliothèque et, bien entendu, sa pipe.

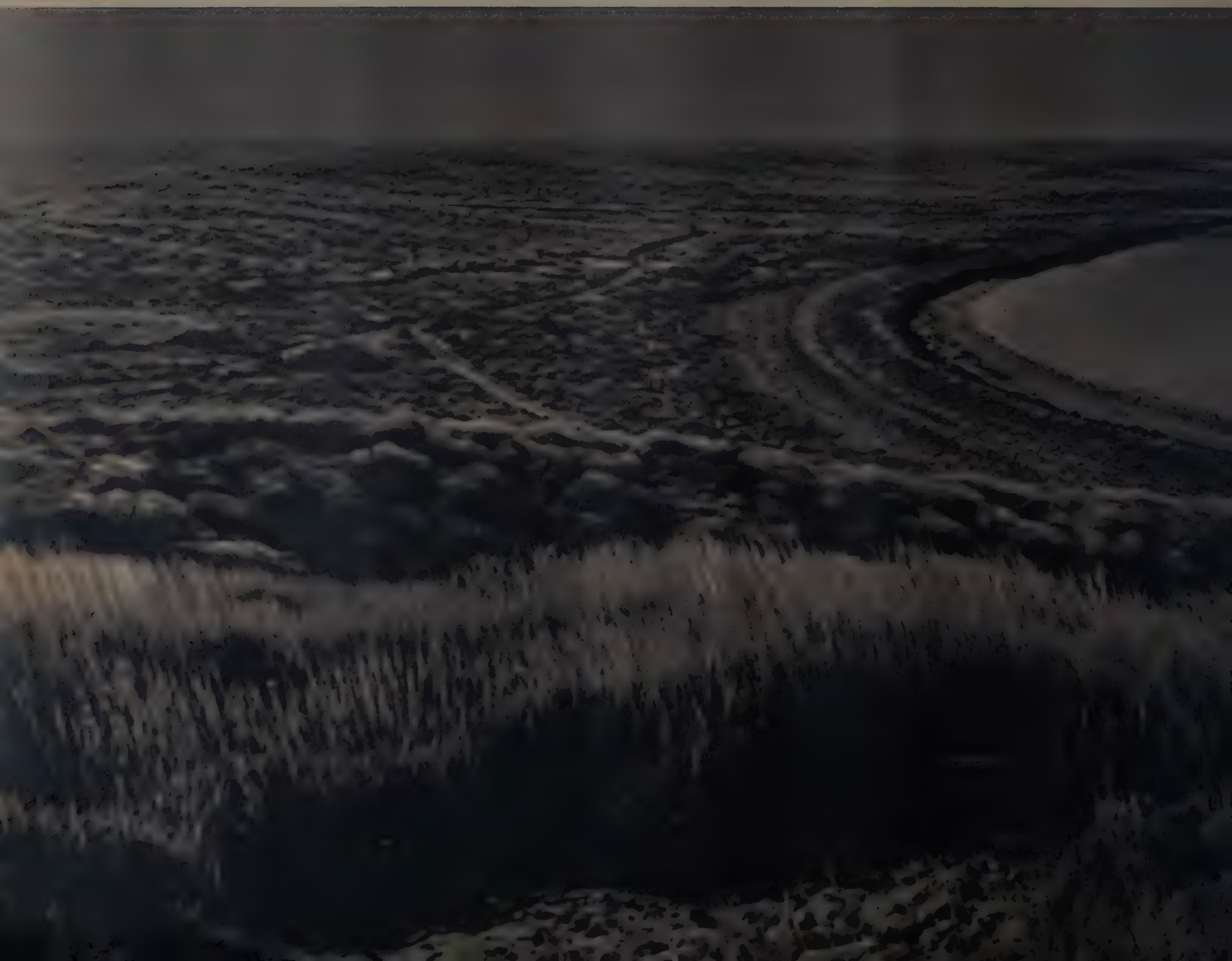
ELLE EST EXPÉRIMENTÉE AUX ILES MONTEBELLO ➡

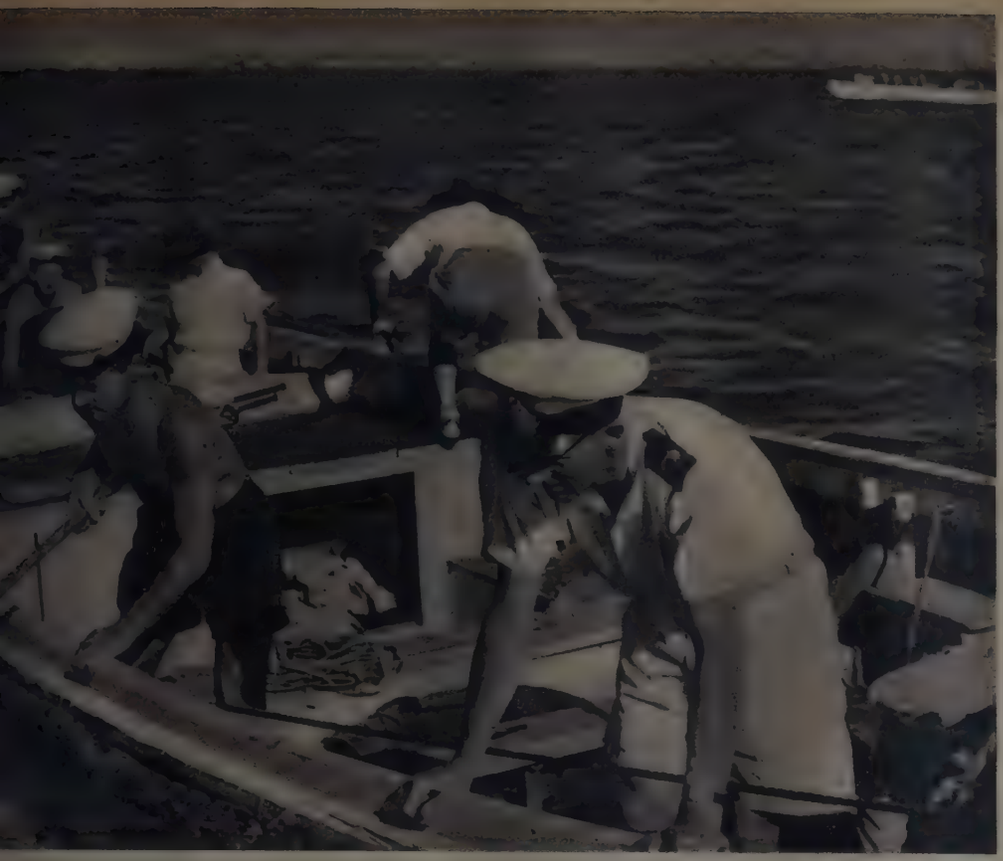




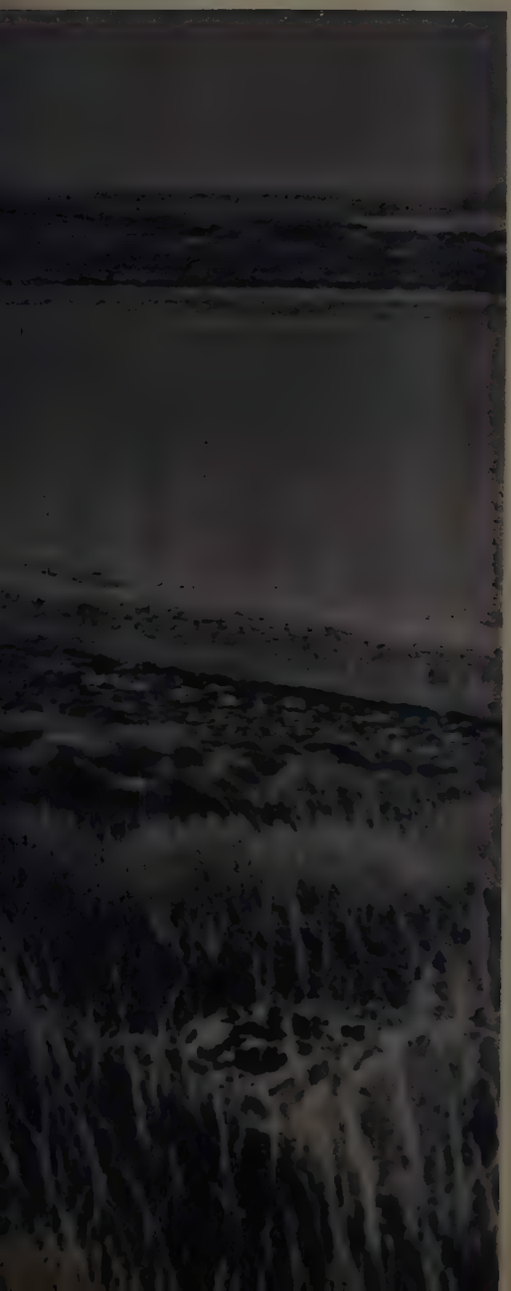
PAPA EST FORT EN MATHS! Les enfants du docteur Renney trouvent en lui un répétiteur de première force. **UN RIVAGE DE FIN DU MONDE :** c'est celui de l'île de l'Ermite, **en bas,** théâtre des expériences atomiques anglaises.

SUR LA CÔTE OCCIDENTALE D'AUSTRALIE





Dans la famille Penney, l'équipe « senior » de ping-pong domine généralement l'équipe « junior », mais la lutte est toujours chaude. — **A gauche :** pendant les préparatifs aux îles Montebello. — **En bas :** le porte-avions atomique « Campana ».



IL YA CENT ANS MOURAIT

LE MYSTÈRE

« LE TEMPS, QUI EST
SEUL LA VOIX, LA FOR
ET LE DROIT DE L'OPP
ME RÉHABILITERA. »

Dans ce petit cimetière de montagne, Marie Lafarge a enfin trouvé le repos.

A USSAT, SUR LA TOMBE DE LA DAME DU GLANDIER

PAR FERNANDE SURAULT

LE 6 septembre 1852 mourait Marie Cappelle, épouse Lafarge... Un siècle a passé... et il y a toujours une affaire Lafarge. On ne peut guère évoquer les drames judiciaires ou les conflits de l'expertise sans que remonte à la surface le souvenir de la dame du Glandier.

Atroce drame de ménage ? Erreur judiciaire monstrueuse ? L'énigme subsiste. Coupable ? Innocente ? De Marcelle Tinayre à Rémy de Gourmont, du président Bouchardon à César Campinchi, de Paul Berthelot au professeur Chantemesse, le cas de Mme Lafarge, épistolière remarquable et mémorialiste pathétique, a passionné, dans un sens ou dans l'autre, nombre d'écrivains, de juristes, de savants.

Lafargistes et antilafargistes s'affrontent encore. Mme Fernande Surault, qui sous le nom de Fernande Lhérisson fit paraître en 1933 un livre captivant : « Madame Lafarge, écrivain romantique », compte parmi les plus ardents partisans de l'innocence. D'une visite à Ussat-les-Bains, où s'éteignit Marie Cappelle, elle a rapporté ces impressions que nous livrons à nos lecteurs à l'occasion de ce centenaire.

SON REFUGE : Après sa grâce, elle vint habiter, à Ussat, la maison Menville et y mourut.

SOMBRE BATISSE limousine, voisinant avec les ruines sinistres d'une ancienne chartreuse, le Glan ne parut pas à Marie Lafarge un séjour rêvé.

RIE LAFARGE empoisonneuse ou innocente ?

UJOURS SUR LA PLUS CÉLÈBRE CAUSE JUDICIAIRE DU XIX[E] SIÈCLE

Ussat-les-Bains, septembre 1952.

Elle est morte là, dans cette chambre. Cette chambre ?... Un réduit dont la fenêtre s'ouvre sur une cour étroite, à quelques mètres d'une haute muraille rocheuse, grise et terne. Une chambre qui n'a jamais été éclairée par un rayon de soleil. Une nouvelle prison !

Pauvre oiseau déjà blessé à mort, à qui une main secourable a ouvert la porte de sa cage ! Ivre de trop de soleil et d'azur, il tente en vain de conquérir la liberté. Il se réfugie, aveuglé et peureux, dans l'angle sombre d'une cour — pour y mourir.

C'est la nuit du 5 septembre 1852. Dans la journée M[me] Lafarge a eu une longue syncope.

« Voici la mort libératrice, elle est proche », dit-elle à ses amis. Ceux-ci veulent la rassurer, mais elle hoche doucement la tête. Au curé d'Ornolac, qui l'entend en confession, elle dit tout haut, d'une voix oppressée mais ferme : « Je meurs innocente. Je pardonne à mes ennemis et j'offre à Dieu mes souffrances. »

... Un grand cri, Marie Lafarge se soulève à demi sur sa couche. Sa tête s'incline. Elle est morte...

Le surlendemain un maigre cortège l'accompagnera au champ de repos, le long d'un chemin tortueux bordé d'arbousiers et de buis.

J'ai suivi ce rude sentier à flanc de montagne et j'ai poussé la grille du petit cimetière d'Ornolac. Un long cri de ses gonds rouillés a troué le silence. Comme à ma première visite, voilà bien des années, le ciel était d'un bleu profond. Des papillons blancs nouaient et dénouaient une ronde désordonnée. Oh ! l'étrange attirance de ce petit cimetière, d'où l'on entend monter, assourdis, tous les bruits joyeux de la vallée ! C'est là, sous cette pierre tombale sans date et sans nom — comme elle l'avait voulu — que repose l'héroïne du procès le plus célèbre de toutes nos annales judiciaires.

L'AFFAIRE DU GLANDIER RESTE MYSTÉRIEUSE

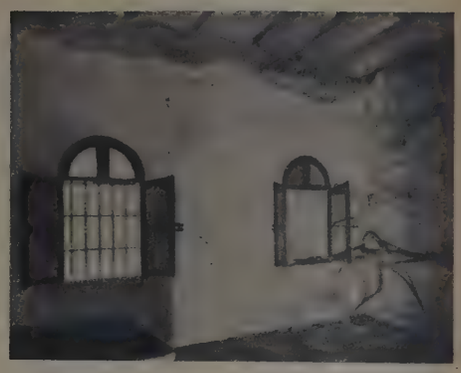
Après le verdict de la cour de Tulle la condamnant aux travaux forcés à perpétuité pour avoir « empoisonné son mari » ; après le décret de grâce, signé douze ans après, du prince Louis-Napoléon, le futur Napoléon III ; après cent brochures, d'innombrables articles de journaux, des romans et un film, l'affaire Lafarge reste toujours d'actualité. C'est que dans ce procès rien n'est banal.

Il y a, dès l'abord, la haute personnalité de l'accusée.

M[me] Lafarge, née Marie Cappelle — qui, par son père, le baron Cappelle, colonel de la Garde, avait été en relations avec l'élite de la société parisienne — joignait à l'original attrait d'une physionomie expressive et accentuée des facultés brillantes : « le charme d'un esprit artiste, cultivé et profond, servi par un style imagé et par une parole élégante ». Elle possédait enfin un beau timbre de voix et montrait au piano un talent d'une rare maîtrise. Sa grand-mère, M[me] Collard, née Hermine Campton, était fille, dit-on, de la comtesse de Genlis et du duc d'Orléans, Philippe-Egalité.

Il y a aussi l'énigme, le mystère à éclaircir !

ANSFORMÉ en couvent, puis en préventorium, le Glandier a perdu son aspect de jadis. Les premiers bâtiments du centre, au second plan, sont une partie, surélevée, de l'ancienne maison.



SA GEOLE : Dans cette cellule de la prison de Montpellier, elle vécut de 1840 à 1851. Malade, elle la quitta pour l'hôpital de Saint-Remy-de-Provence, où l'atteignit sa grâce.

LA PARISIENNE ROMANTIQUE ET LE RUDE MAITRE DE FORGES

On sait qu'en 1839 M. Charles Pouch-Lafarge, un veuf de vingt-huit ans, avait demandé à la baronne Garat, tante et tutrice de Marie Cappelle, la main de la jeune fille. Il s'était présenté comme un riche châtelain et industriel, et le mariage avait été décidé dans la semaine.

« Mercredi je vois un monsieur chez Musard. Je lui plais, il ne me plaît pas beaucoup. Jeudi il se fait présenter chez ma tante. Il se montre si soigneux, si bon que je le trouve mieux. Vendredi il me demande officiellement. Samedi je ne dis pas oui, mais je ne dis pas non. Et dimanche, aujourd'hui, les bans sont publiés. »

Leur union allait être celle de deux caractères bien dissemblables, car Charles Lafarge, à l'encontre de sa femme, avait une instruction ordinaire et des allures de provincial bon garçon.

La noce se fit à Paris et les époux partirent pour le Glandier, vieille maison limousine, nommée pompeusement château.

L'accueil de M[me] Lafarge mère et de sa fille, d'une politesse calculée, la vue des bâtiments sombres et enfumés du Glandier firent une douloureuse impression sur la romanesque mariée. Enfin, froissée dans ses susceptibilités de femme par un mari peu délicat, elle eut, le soir même de son arrivée, un véritable accès de désespoir et de révolte... Mais elle ne devait pas tarder à réagir et à témoigner à son mari un certain attachement. Après six mois de très bon accord, Lafarge partit pour Paris afin de prendre un brevet sur un procédé nouveau de fabrication de fer.

LE DRAME ET L'ÉNIGME

Le 14 décembre 1839 M[me] Lafarge mère confectionna des « gâteaux ». Marie voulut en envoyer une part à l'absent. Charles Lafarge reçut l'envoi à l'hôtel. En présence de Denis Barbier, homme d'affaires du maître de forges, un garçon ouvrit la caisse et lui remit une « galette » *(sic)*. Lafarge dîna dans ses appartements, car il était souffrant depuis quelques jours. Le lendemain les malaises augmentèrent. Il n'en quitta pas moins Paris le 31 décembre et arriva au Glandier le 3 janvier au matin.

Marie montra une grande joie en le revoyant.

Quelques heures après son arrivée Lafarge dut s'aliter. Son état empira, et le 14 janvier 1840 il rendait l'âme.

La mort parut suspecte, car Marie Lafarge avait fait acheter de l'arsenic par son domestique et par Denis Barbier.

Telle était la principale charge qui pesait sur elle, charge relativement faible, car si l'expertise allait découvrir des traces d'arsenic dans le corps du maître de forges, la contre-expertise allait démentir l'autopsie. Enfin l'achat du poison fait sur ordre écrit (Marie n'aurait pas signé aussi stupidement son crime) n'avait en lui-même rien d'extraordinaire ; l'arsenic était destiné à débarrasser le Glandier des nombreux rats qui l'infestaient.

Mais une nouvelle accusation pesait sur Mme Lafarge ! Elle était accusée d'un vol de diamants appartenant à une de ses amies, Mlle de Nicolaï, devenue Mme de Léautaud. Les apparences étaient contre elle, la parure ayant été découverte dans sa chambre. Elle allégua pour sa défense que Mme de Léautaud l'avait chargée de vendre en cachette ses diamants pour expédier le produit de leur vente à un certain Félix Clavé, dont elle désirait fort avoir plusieurs lettres qu'elle lui avait écrites avant son mariage. Une enquête démontra que l'intrigue Nicolaï-Clavé avait existé. Le tribunal n'en condamna pas moins Marie Lafarge à deux ans d'emprisonnement. (Ajoutons que la cour suprême devait plus tard casser ce jugement.)

QUERELLES AUTOUR DE L'ARSENIC

Ainsi Mme Lafarge fut envoyée, le 3 septembre 1840, devant les assises de Tulle, accusée déjà de vol, pour y répondre du crime d'empoisonnement.

L'affaire fit grand bruit. Il n'y a pas eu depuis lors d'affaire, en dehors de la politique, qui puisse lui être comparée. Ce n'est pas seulement l'énormité du crime, le mystère à éclaircir, les personnalités en jeu, la longueur des débats qui concourent à faire de ce procès un « drame judiciaire unique », mais aussi, et surtout, la personne de l'accusée.

L'achat de l'arsenic demeurait la charge écrasante, d'autant qu'une analyse avait démontré que la mort aux rats (pour laquelle cet arsenic était destiné) ne contenait point d'acide arsénieux. Les commissionnaires avaient-ils substitué de la poudre inoffensive à l'arsenic demandé, ou Marie avait-elle employé tout le poison (près de 100 grammes !) à tuer son mari ? Mais était-ce bien la mort aux rats préparée par Mme Lafarge ou celle préparée par un tiers qu'on avait analysée ?

En revanche, on trouva de l'arsenic partout ! Cet arsenic « baladeur » n'avait-il pas été répandu par une main intéressée à perdre Marie ? Ce « semeur » d'arsenic n'était-il pas le ténébreux Denis Barbier ? Car la mort du maître de forges et l'emprisonnement de Marie lui permettaient de mieux exploiter la situation qu'il avait déjà compromise par des faux (il fut condamné par la suite) et par l'escompte de billets de complaisance.

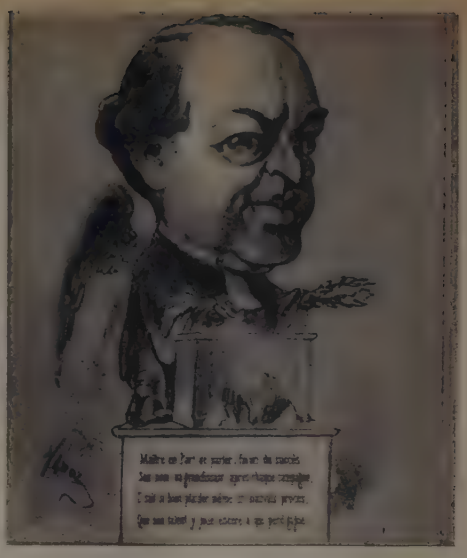
« SI LA MORT DONNE SES TOMBES, LA LOI PRÊTE LES SIENNES »

N'oublions pas, enfin, que la justice avait placé tardivement les scellés au Glandier et que ceux qui gardèrent les pièces à conviction étaient les ennemis jurés de la « Parisienne ».

Lafarge, qui était sujet à de nombreux malaises, n'était-il pas mort de gastro-entérite aiguë avec apparences d'empoisonnement ? La famille Lafarge et presque tous les gens du Glandier accablèrent l'accusée, sans pouvoir indiquer un mobile vraiment sérieux du crime.

Marie Lafarge aurait dû bénéficier du doute, car deux contre-expertises des chimistes Dubois et Dupuytren avaient démontré l'inexistence d'arsenic dans le corps du défunt. Hélas ! le ministère public allait demander et obtenir une quatrième expertise. Le chimiste Orfila, quatrième expert, proclama qu'il existait, « bien qu'en quantité impondérable », de l'arsenic dans le corps du maître de forges. F. Raspail, appelé par la défense, ne peut être entendu à temps, et Marie Lafarge, dont les cheveux étaient devenus presque blancs au cours des débats, fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité, en dépit de ses protestations d'innocence et d'une admirable défense de Me Pailhet et Bac, assistés de Me Lachaud.

Le 1er juin 1852, après une campagne de journaux en sa faveur menée par Emile de Girardin, le prince Louis-Napoléon la gracia. Elle devait mourir, on le sait, au début de septembre 1852. Ses dernières paroles furent : « Je jure devant Dieu que je suis innocente. »



Me LACHAUD, alors âgé de vingt-deux ans, et avocat stagiaire à Tulle, conquit la célébrité par son ardente plaidoirie.

LA QUANTITÉ D'ARSENIC trouvée dans les viscères de Lafarge (**à gauche**) et (**à droite**) celle relevée après un véritable empoisonnement étaient aux yeux du professeur Denigès, de la Faculté de Bordeaux, les plus sûrs garants de l'innocence de l'accusée.

ORFILA, le célèbre chimiste, dont la déposition emporta la condamnation de Mme Lafarge.

« LA VÉRITÉ EST FILLE DE LA PROVIDENCE ET DU TEMPS »

D'ardentes polémiques sur sa culpabilité ont été réveillées à maintes reprises. La belle et romantique Mme Lafarge est-elle victime de la jalousie, ou bien a-t-elle réellement empoisonné son mari ?

Après l'admirable et irréfutable lettre qu'elle écrivit à Orfila (qui ne répondit pas... et ne pouvait répondre), il est difficile de la croire coupable. Tous les toxicologues — le professeur Denigès en tête — sont d'ailleurs impitoyables pour Orfila.

Il ne reste rien de l'accusation, si ce n'est « ces quantités impondérables » d'arsenic que tout corps humain possède, ainsi que devaient le démontrer plus tard Stein, Armand Gautier, Bertrand, Astruc, Jadier et tant d'autres.

Il n'est pas possible de découvrir un mobile sérieux au crime qui lui fut reproché. Ni l'intérêt ni l'amour pour un tiers ne la guident... alors que tant d'intérêts s'agitent autour d'elle.

Et sa mort si belle, et son cri d'innocence jusqu'à son dernier souffle ! Même dans les divagations du délire, alors qu'elle perd le contrôle d'elle-même, elle ne cesse de protester contre l'arrêt qui l'a frappée.

Certains diront cependant que, mythomane et folle, elle a empoisonné son mari « pour faire parler d'elle ». On oublie seulement que Lafarge n'a pu être empoisonné par un demi-milligramme d'arsenic.

Fût-elle coupable — et je suis convaincue qu'elle ne l'est point : le cœur, la raison et la science l'absolvent — elle restera un grand peintre de caractères et de paysages; une épistolière exquise.

« SAINTE CHARITÉ, TU ES LE GÉNIE DU CŒUR »

Pensivement, je suis redescendue du petit cimetière d'Ornolac vers le parc d'Ussat, plein de fraîcheur et de paix, le long duquel coule l'Ariège aux eaux cristallines qui roulait, à une époque pas très lointaine, quelques pépites d'or...

C'est là que se cache modestement la maison Menville, dernier refuge de Marie Lafarge.

(Les trois derniers sous-titres sont extraits de *Pensées*. de Marie Cappelle.)

LA MISE EN ŒUVRE DU PLAN SCHUMAN VA-T-ELLE OUVRIR L'ÈRE DES ORGANISATEURS ?

La fin de cette année verra tomber les barrières douanières, les six partenaires, associés — et concurrents — du traité Schuman seront alors face à face.

Ce sera « l'heure de la vérité », ou tout au moins ses préliminaires, quelque chose comme ce que l'on appelle au théâtre la répétition en costumes. Elle aidera à coup sûr à dissiper des illusions, condamnera des entreprises peu rentables, exacerbera des rivalités. Elle motivera, elle motive déjà une exaltation des qualités de chacun, en même temps que des concentrations et des spécialisations. Toutefois, ce que M. Van Zeeland a appelé « un saut dans l'inconnu » oblige à envisager l'événement non sous le seul jour de l'intérêt de la Communauté, mais aussi sous celui de l'intérêt national. Il reste lié à l'avenir européen pour de nombreuses années encore.

A « L'HEURE DE LA VÉRITÉ », VOICI NOS PARTENAIRES ET NOS CONCURRENTS

Aucun d'entre eux n'est négligeable.

L'ITALIE a vigoureusement épaulé sa jeune sidérurgie, dont la capacité de production s'élève aujourd'hui à 3 millions de tonnes, qui trouvent leurs débouchés dans des industries de transformation pleines de dynamisme. Le gouvernement italien a fort habilement dégagé du « Pool » son industrie d'acier électrique et fait des réserves pour ses aciers spéciaux.

LA HOLLANDE, spécialisée dans la production de fonte (525.000 tonnes en 1951), dont elle est devenue un des gros exportateurs européens, bénéficie d'une excellente situation géographique. Drainant le trafic du Rhin, elle est assurée, outre ses ressources propres en charbon, d'un approvisionnement à bon marché, provenant de la Ruhr pour les charbons d'appoint, de la Lorraine, de l'Allemagne ou de la Suède pour ses minerais de fer. Enfin, sa main-d'œuvre est, après la main-d'œuvre italienne, la moins coûteuse d'Europe et l'une des plus travailleuses. Ses cadres ont un sens très vif de l'entreprise et du commerce.

LE LUXEMBOURG (3 millions de tonnes d'acier par an) a une main-d'œuvre chère, mais excellente, stable, peu agitée par les troubles sociaux. Le Grand-Duché a développé de fortes positions commerciales à l'étranger, malgré le handicap que constituait pour lui l'obligation d'absorber une certaine quantité de charbon belge, assez médiocre et onéreux. Il dispose, comme la Lorraine, de minerais de fer et compense en partie la gêne résultant de l'absence de charbon sur son territoire par sa position au centre des gisements belges, français, rhénans, hollandais. Les usines luxembourgeoises sont à parité avec les usines de Longwy. Enfin, le Grand-Duché a su faire prendre en considération l'importance particulière de sa sidérurgie dans son économie générale, en sorte que cette industrie est solidement couverte pendant les cinq ou sept ans de la période transitoire.

LA BELGIQUE (5 millions de tonnes d'acier par an) est peut-être de tous les partenaires de la Communauté celui dont le sens commercial est le plus aigu. Une situation géographique de tout temps difficile et forte à la fois a exalté un esprit d'entreprise qui a trouvé dans les affaires un terrain idéal où s'exercer. La sidérurgie belge est dans l'obligation constante d'exporter 50 % de sa production. Elle y réussit par son génie commercial et par son travail plus que par ses ressources naturelles, qui sont limitées.

(*) Voir *France-Illustration* des 16, 23 et 30 août 1952.

LES ESPOIRS NÉS DU TRAITÉ CHARBON-ACIER

Voici les perspectives optimistes ouvertes par l'application du traité charbon-acier dans les cinq prochaines années :

— Accroissement général de la production de charbon : 40 % pour la Communauté (de 125 à 200 millions de tonnes en Allemagne occidentale ; de 55 à 65 millions de tonnes en France) ;

— Accroissement général de la production d'acier, qui passerait de 40 à 60 millions de tonnes ;

— Tendance à l'égalisation des salaires en Allemagne, en Hollande, en Italie, en France, sur la base des salaires les plus élevés (belges). Pour la première fois une aide concrète sera fournie aux entreprises et à la main-d'œuvre « perturbées » par l'application du traité ;

— Harmonisation des tarifs de transport dans les six pays de la Communauté et accélération importante des transports internationaux.

Les accords intervenus entre la S. N. C. F. et la Bundesbahn allemande serviront de fondement à un pool européen de transport, qui est non seulement prévisible, mais très probable dans un délai de deux à trois ans.

L'utilisation directe du courant haute tension, comportant la suppression des postes de transformation (dès à présent réalisée) sur les voies à grand trafic et l'adoption de tarifs continus dégressifs sur les parcours internationaux, conduirait à une diminution des tarifs, sur ces parcours, de 25 à 30 % ;

— En dehors du pool des transports, une application satisfaisante du traité charbon-acier devrait conduire au pool des produits agricoles, qui entraînerait lui-même logiquement au pool des industries chimiques, des industries mécaniques et de l'industrie des cartons et papiers ;

— Unification progressive de la structure des impôts dans la Communauté. Élévation générale du niveau de vie évaluée à 50 % ;

— Ainsi réalisée par voie fonctionnelle, l'Europe serait amenée avant peu à se donner une monnaie, un budget et un gouvernement fédéraux.

Tels sont les espoirs que l'on peut nourrir en cas de réussite du traité charbon-acier. Telles en sont, en même temps, les justifications les plus valables.

LE CHAMPION DE LA MITTELEUROPA

On le voit, il ne s'agit pas d'un simple coup de chapeau à donner à des concurrents. Chacun a sa force propre, ses ambitions, ses besoins à satisfaire, ses intérêts à défendre, et chacun est de taille à ne point s'en laisser conter.

Mais nous voici arrivés au dernier partenaire. Celui-là, c'est la Germania, guerrière entêtée, et c'est aussi l'Allemagne séparée, coupée en deux, et c'est enfin la Ruhr, son cœur industriel : un colossal agglomérat d'usines autour de mines qu'elles contrôlent. 4.000 kilomètres carrés, 60 milliards de tonnes de charbon (six fois la ressource totale française), 7 millions d'habitants. Des centres comme Essen (670.000 habitants) ; Dortmund (550.000 habitants) ; Duisbourg, Bochum, Gelsenkirchen, Dusseldorf (chacun 400.000 habitants). Quinze sociétés produisent les huit dizièmes du charbon de la Ruhr. Les ombres de quelques grands industriels sont toujours présentes : Krupp, Thyssen, Hugo Stinnes. On se souvient de leurs gigantesques « Konzern ». La décartellisation ne les a affectés que pour la façade. De nouvelles concentrations se sont vite opérées. Comment les éviter dans l'industrie lourde ? Et l'incertitude pesant sur l'avenir des charbonnages était telle que les admonestations des hauts commissaires alliés, bien qu'assorties d'avantages concrets en matière d'approvisionnement, de transports, etc., n'arrivèrent pas à réveiller l'ardeur des mineurs allemands... Fait assez étrange si l'on y réfléchit, car, si la situation alimentaire des premières années après la défaite fut très difficile en Allemagne, depuis quatre ans on lui a porté remède. Les travailleurs n'ont pas manqué. Ils étaient nombreux, au contraire, avec ce flot des réfugiés d'Allemagne orientale qui coulait vers les régions de l'Ouest. Le goût du travail s'était-il perdu ? Que l'on considère l'état actuel des industries de l'automobile, du verre, du textile, etc. Partout le redressement est accompli, magnifiquement, il faut le dire.

Et dans les mines ? Le rendement est à moins de 80 % par rapport à 1938. Les dégradations dues à une mauvaise exploitation pendant la guerre ? L'usure excessive d'un matériel trop ancien ? L'impossibilité, faute de devises, de moderniser les installations ? Sans aucun doute. Mais dans les autres industries, qui se sont relevées en flèche, ces mêmes facteurs jouaient également.

COMMENT ON ORGANISE UNE PÉNURIE

La France était tellement désireuse que l'on signât le traité charbon-acier que l'Allemagne s'est inclinée. Auparavant, sur l'insistance du haut commissaire américain Mac Cloy, M. Schuman avait admis que l'industrie sidérurgique allemande récupérerait 75 % de ses contrôles sur le charbon.

Si l'on voit ce qui s'est passé en 1951 on constate que, pour des besoins français de 75 millions de tonnes, couverts pour 55 millions par la production nationale, le déficit à combler s'élevait à 20 millions de tonnes : 6 devant provenir de la Sarre, 14, d'autres pays. En définitive, le plan d'importation a limité les possibilités à 13 millions de tonnes, dont 6 à provenir d'Allemagne (au lieu de 8 en 1950), 4, des Etats-Unis, 1,4, de Pologne, etc.

Or il n'est pas un seul membre du haut commissariat allié dans la Ruhr qui n'ait su à quoi s'en tenir sur la nature de la « pénurie » qui fut invoquée par les Allemands pour obtenir une réduction du contingent de charbon destiné à l'exportation. *Cette pénurie avait été inventée de toutes pièces* et très savamment organisée, au point qu'il fallut passer par les

LES QUATRE GRANDS...

M. HENRI DE WENDEL

LA DYNASTIE DES DE WENDEL

Elle fut fondée par le colonel Jean-Georges Wendel, né à Coblence au XVII[e] siècle et anobli par le duc de Lorraine. Le petit-fils du colonel, Jean-Martin, puis le fils de celui-ci, Charles, se lancent dans la fabrication de munitions à Hayange.

Ignace, fils aîné de Charles, ouvre des fabriques d'armes à Tulle et à Charleville, une fabrique de canons à Indret et les forges de Berchivé.

En 1782 Ignace, associé à de Serilly, fonde le Creusot. Il émigre à la Révolution, mais sa mère a gardé l'administration d'Hayange.

François, fils d'Ignace, rentre en Lorraine en 1803. Il est élu député de la Moselle en 1819. A sa mort, un de ses fils, Alexis-Charles, prend la direction de l'affaire familiale.

Celle-ci connaît des jours assez rudes après 1870. Elle se scinde : Hayange et Moyeuvre se trouvant en territoire allemand, une seconde affaire est montée à Jœuf.

M. HUMBERT DE WENDEL

François de Wendel préside en France le comptoir des aciers. Député, il siège également à la Banque de France et au canal de Suez. En Lorraine occupée, Adrien-Charles s'est fait citoyen allemand afin de conserver la direction de son usine. Son fils aîné siégera comme député au Reichstag,

Guy de Wendel, frère de Charles, est élu député de la Moselle en novembre 1919. La famille de Wendel s'assure des participations importantes à l'Union parisienne et à la Banque Demachy. Guy est régent de la Banque de France et siège aux conseils d'administration des mines du Boleo, des Forges de Basse-Indre, de la Compagnie d'électro-mécanique.

En 1941 les établissements de Wendel furent achetés par Gœring, successeur de Thyssen. Ils ont été récupérés à la libération par leurs propriétaires.

Avant la guerre 1939-1945 les commanditaires des affaires de Wendel étaient constitués par :

Vingt descendants de Pauline de Wendel (mariée en 1853 au vicomte Albert de Curel) ;

Vingt-sept descendants du baron Charles de Gargan (fils de Marguerite de Wendel, mariée en 1826) et de son épouse, Emilie Pescatore, fille du grand banquier luxembourgeois ;

Huit descendants de Marie de Gargan, sœur de Charles, mariée en 1851 au baron Edouard de l'Espée ;

Trois enfants de Caroline de Wendel, mariée en 1872 au marquis de Montaigu ;

Quatorze descendants de Robert de Wendel, marié à Berthe Corbel-Corbeau de Vaulterie en 1872 ;

Et *N. V. Importen Maatschappig Orange Nassau*, holding hollandais, présidé par Henri de Wendel et administré par Emmanuel de Mitry, fondé de pouvoir des « Petits-fils de François de Wendel » et gendre de François de Wendel.

M. MAURICE DE WENDEL

François de Wendel, récemment décédé, présidait les houillères de Thirencelles, la Compagnie fermière des Etains et Wolfram du Tonkin, les Hauts Fourneaux de Rouen.

Humbert de Wendel figure au conseil d'administration du Canal de Suez, de la Penarroya, des Aciéries du Nord (groupe Mirabaud), des Forges, Tréfilerie et Pointerie de Creil. Fait partie de l'Automobile-Club, du Cercle interallié, du Nouveau Cercle, de l'Union. Chevalier de la Légion d'honneur. Célibataire.

M. EMMANUEL DE MITRY

Maurice de Wendel, décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre, était inscrit au Jockey, à l'Automobile-Club, au Cercle interallié, au Nouveau Club et à l'Union. M[me] Maurice de Wendel dirigeait les services sociaux des usines de Jœuf. Possède des fresques de José Maria Sert.

Enfants : Renée, baronne Jean Seillière ; Sigoline ; Bertilde, baronne Philippe de Montrémy, et France-Victoire, comtesse Pierre Célier.

Guy de Wendel, officier de la Légion d'honneur, ancien sénateur, membre du Jockey, de l'Automobile-Club.

Enfant: Hélène, comtesse Anne-Jules de Noailles.

LE DESTIN D'UNE ENTREPRISE MOYENNE

Fondée il y a près de cinquante ans par M. Joseph de Beco, la fabrique de fer de Maubeuge représente le type de l'affaire moyenne. Grâce à un travail incessant, à des qualités d'initiative et d'entreprise, à un esprit commercial sans cesse en éveil, la fabrique de fer de Maubeuge, après des débuts modestes, parvint rapidement à un rang plus qu'honorable.

Elle emploie aujourd'hui un millier d'ouvriers et fabrique 60.000 à 70.000 tonnes de produits divers : essieux de chemin de fer, bandages, fer-blanc à partir de sa propre production d'acier Martin. En dépit d'une gestion remarquablement saine, elle se heurte à de grosses difficultés d'approvisionnement, malgré les participations qu'elle s'est assurées à Hagondange et à la Sollac. Les grandes usines intégrées orientent en effet de plus en plus leur production vers les produits finis, concurrençant les petites et moyennes entreprises. Celles-ci, déjà menacées du côté français, voient s'ouvrir avec inquiétude les frontières. Cela signifie pour elles une concurrence encore plus âpre et, pour beaucoup, la disparition.

Est-ce faute d'avoir su pour elles « comprendre leur temps » et se moderniser ? L'exemple de la fabrique de fer de Maubeuge est révélateur.

Le problème de la modernisation se pose périodiquement à l'industrie. Entre 1930 et 1934 l'entreprise de M. de Beco eut à l'affronter. Elle s'était jusqu'alors efforcée de se tenir à l'avant-garde du progrès technique. M. de Beco comprenait que le laminage à chaud n'était plus, pour de nombreux produits, la solution technique idéale.

Allait-on acheter un train continu ? Celui-ci supposait une production considérable, sans commune mesure avec les besoins du marché français à ce moment. M. de Beco était partisan d'extrapoler hardiment et de se porter acquéreur d'un train demi-continu d'une capacité de production de 400.000 tonnes. N'ayant pu convaincre les sidérurgistes avec lesquels il s'était associé pour réaliser cette affaire, M. de Beco se rabattit sur un procédé polonais qui représentait, à l'époque, la solution la meilleure.

Ainsi s'est développée puis s'est maintenue une entreprise qui, à la faveur d'une décision heureuse, eût pu s'élever jusqu'au petit groupe des grands sidérurgistes... L'esprit de modernisation ne manquait pas, mais la chance, et, en sidérurgie aussi, celle-ci n'a vraiment qu'un cheveu.

Né à Huy (Belgique) le 5 juillet 1874, Joseph-Marie-Arnold de Beco, ingénieur des Mines, diplômé de l'École des ingénieurs de Liège (promotion 1897), est le vice-doyen de la sidérurgie française et le vice-président de la Chambre syndicale de la sidérurgie française.

Les années n'ont pas entamé la combativité de M. de Beco. Président-directeur général de la fabrique de fer de Maubeuge à Louvroil (Nord), il a lui-même fondé cette entreprise, très modeste à ses débuts, et l'a développée peu à peu jusqu'à en faire un des modèles d'usine moyenne. Il rappelle volontiers les étapes de cette extension, dont il est d'autant plus fier qu'elle s'est opérée sous un contrôle purement familial.

... DE LA SIDÉRURGIE.

JEAN RATY

Président de la Société des Aciéries de Longwy, gérant de la Société des Hauts Fourneaux de Saulnes, président de la Société générale de fonderie, Jean Raty descend d'une lignée d'industriels lorrains.

Agé de cinquante-cinq ans, Jean Raty est l'une des personnalités marquantes de l'industrie lourde française et même européenne. Grand, forte carrure qui n'exclut pas l'élégance. Regard aigu conférant une présence et une autorité « physique ». Don oratoire, parfaite maîtrise de soi, sachant glacer ou détendre une atmosphère, une conversation, un interlocuteur.

Excellente érudition, largeur de vues. Travaille beaucoup.

Ses rares moments de liberté sont consacrés au sport aérien. Pilote militaire pendant les deux guerres, Jean Raty a conservé le culte de l'aviation. Il possède un avion personnel et a créé une « coupe Jean-Raty » destinée à récompenser les meilleures performances des pilotes amateurs.

CHARLES SCHNEIDER

Un front large, un regard clair, une physionomie énergique adoucie par un sourire sans ironie. Homme du monde et homme tout court.

Né en 1898. Fils cadet d'Eugène Schneider. Engagé volontaire en 1916. Blessé et cité. En 1939 il demande à être affecté comme lieutenant d'artillerie à une unité combattante. Croix de guerre 1914-1918 et Croix de guerre 1939-1945. Chevalier de la Légion d'honneur. Ses deux frères sont morts pour la France : l'aîné, Henri-Paul, en 1918, le second, Jean, en service aérien commandé en 1944.

A la mort d'Eugène Schneider, en 1942, Charles Schneider, qui avait étudié l'architecture et les

FRANÇAISE

beaux-arts plus que la sidérurgie, se trouva devant une situation extrêmement difficile. Sa ferme attitude à l'égard de l'occupant, dont les exigences étaient sans cesse accrues, l'aide qu'il apporta aux organisations de résistance sont connues de tous ceux qui vécurent dans cette région pendant la dernière guerre.

Actuellement président de la Société des Forges et Ateliers du Creusot (anciens Etablissements Schneider et C^ie^), vice-président de la grosse société luxembourgeoise Arbed, Charles Schneider est également administrateur de nombreuses autres sociétés industrielles ou financières. Intelligence souple et distinction du diplomate. Sa facilité d'élocution, la clarté et l'équilibre de ses exposés en même temps que le goût des voyages ont fait de lui l'un des champions incontestés de l'expansion industrielle française à l'étranger.

En dehors de ses déplacements d'affaires, Charles Schneider a une passion : la navigation à voile. Il est au reste président du Yacht-Club de France.

JACQUES LAURENT

ANCIEN administrateur-directeur général de Rombas, Jacques Laurent est l'actue président de Sidelor, l'un des quatre grands ensembles sidérurgiques français. Polytechnicien de la promotion 1911.

Fils de Théodore Laurent, grand officier de la Légion d'honneur, doyen des maîtres de forges et polytechnicien lui-même (promotion 1883). Théodore Laurent, ancien ingénieur du corps des Mines, avait été ingénieur en chef adjoint au P. O. avant de faire dans la sidérurgie et l'industrie une carrière bien remplie.

Le frère de Jacques Laurent, Daniel, polytechnicien (promotion 1913), est également sidérurgiste. Président de la Société des Hauts Fourneaux de Rouen, administrateur des Forges d'Allevard, vice-président des Forges de Dilling, président des Etablissements Delattre et Trouard (construction de matériel industriel).

La famille Laurent représente l'une des dynasties les plus caractéristiques des grands patrons de la sidérurgie, des chantiers navals et de l'équipement industriel.

exigences allemandes. La Haute Autorité du traité Schuman sera-t-elle plus habile ? Il est permis de poser la question.

« Finalement, écrit M. Robert Fabre, président de la Chambre syndicale des houillères non nationalisées, dans l'hypothèse du maintien de la Sarre dans l'Union douanière française, l'approvisionnement de la France reposerait pour une longue période sur la fidélité de l'Allemagne à l'idée Schuman. »

Cette fidélité conjecturale a conduit à porter notre production de 55 à 60 millions de tonnes et à développer les procédés de carbonisation du charbon lorrain.

Sur quoi les Allemands ont crié à l'autarcie !

On ne peut, bien entendu, exiger de nos futurs partenaires qu'ils sacrifient les besoins de leurs industries aux nôtres par fidélité anticipée à l'idée Schuman. Acquerront-ils cette fidélité dans les années qui viennent ?

Le traité, loin d'apporter un obstacle nouveau à l'approvisionnement en coke de la sidérurgie française, devrait, au contraire, en principe, le régulariser, voire l'améliorer. Mais cela suppose un fonctionnement irréprochable des organismes chargés d'appliquer le traité, qui ne pourront, semble-t-il, répartir que la partie de la production charbonnière allemande échappant au contrôle de la sidérurgie rhénane.

Et les difficultés prévisibles ne proviennent pas seulement d'une pénurie éventuelle.

DANS LA GUERRE DU CHARBON L'ALLEMAGNE EST LA PLUS FORTE

MAINTENANT que l'Allemagne sait où elle va, elle est à même de dépasser en peu de temps le niveau de production d'avant guerre. Gageons que les 3 tonnes par mineur de fond (contre 1.500 kilos en 1952) seront atteintes avant dix ans.

Que se passera-t-il alors ?

La première conséquence sera la disparition du déficit européen, ce qui est très heureux. La deuxième conséquence prête à moins d'enthousiasme. Lorsque les mines allemandes produiront 200 millions de tonnes, où iront les exportations ? L'Italie, la Suisse, le Luxembourg, la Suède, la Norvège, le Danemark et même la Belgique sont des marchés peu importants. Dans le meilleur cas, celui d'une expansion, la France pourrait absorber 18 à 20 millions de tonnes de charbon allemand (en admettant que fussent arrêtées toutes les autres importations). Si l'on additionne ces diverses exportations possibles on arrive à un total de 40 à 50 millions de tonnes. L'excédent exportable est susceptible de dépasser de 20 à 30 % ces chiffres. *La bataille des débouchés devra être alors engagée par l'Allemagne. Elle le sera par ceux-là mêmes qui détiennent 50 % des contrôles sur les mines,* c'est-à-dire par les métallurgistes allemands ou sous leur influence.

Certes, la compétition sera patronnée désormais par la Haute Autorité. Celle-ci s'opposera par exemple aux manœuvres de *dumping,* mais se bornera-t-elle ensuite, dans sa sérénité, à attribuer ses faveurs, sous forme d'investissements, à ceux des concurrents qui se seront révélés les plus aptes à produire au meilleur prix ? Voilà qui n'est qu'à demi rassurant.

En 1950 le prix de revient français était supérieur à l'allemand de 650 francs par tonne. En mars 1951 le prix de revient moyen était estimé à 3.565 francs pour l'ensemble des pays participants. Tous les pays, sauf la Belgique, avaient un prix moyen inférieur. En mai 1951 une majoration de 6 % des salaires en France grevait le prix français de 130 francs supplémentaires à la tonne.

La compensation internationale, instituée par le traité pour la période transitoire, profitera uniquement à la Belgique, aux dépens de l'Allemagne et des Pays-Bas. La France ne recevra rien et ne donnera rien. Pourvu toutefois que les Charbonnages de France soient autorisés à poursuivre les compensations intérieures entre bassins, qui aboutissaient, en 1949, à faire verser par la Lorraine, Blanzy et l'Aquitaine plus de 2 milliards de francs aux autres bassins.

Le paragraphe 24 des « Dispositions transitoires » du traité limite à une période de cinq ans le maintien des prix de zone et des mécanismes nationaux de compensation. Qu'adviendra-t-il, après, des bassins du Centre-Midi et de plusieurs groupes du Nord et du Pas-de-Calais ?

L'harmonisation des tarifs ferroviaires et la mise en vigueur, sur l'ensemble des territoires de la Communauté, de tarifs soudés dégressifs auront pour effet de réduire les tonnages amenés par le Rhin et les canaux. M. Robert Fabre en déduit « un déplacement des courants de transport qui, favorable à la pénétration des charbons français vers la Belgique, l'Allemagne du Sud et le Piémont, avantagera en revanche l'introduction en France des briquettes de lignite, des anthracites et cokes à gaz de la Ruhr dans le quart Nord-Est, des cokes et charbons à coke en Lorraine. L'élimination de la rupture de charge à la frontière et l'application du tarif S. N. C. F. par train complet journalier réduiraient d'un millier de francs par tonne le coût du transport par fer des combustibles allemands à destination d'Homécourt.

» D'autre part, après la suppression du double prix élevé frappant les expéditions *via* le port rhénan de Ruhrort, les charbons allemands sortant par Rotterdam et transportés par mer arriveront au meilleur marché dans l'hinterland de nos côtes ouest et, par Rouen, jusqu'à Paris. *Des déplacements de tonnage affectant les débouchés les plus vulnérables et portant sur 4 à 5 millions de tonnes sont à envisager pendant la période transitoire,* pour peu que la production allemande dégage des disponibilités de 10 millions de tonnes environ à diriger vers la Belgique et la France. Or chaque tranche de réduction d'un million de tonnes prive d'emploi 5.000 ouvriers en moyenne, 10.000 lorsqu'elle affecte des bassins dont le rendement est moitié moindre que celui de Lorraine... ».

LE PLAN DE MODERNISATION DES CHARBONNAGES DE FRANCE EST UNE NÉCESSITÉ URGENTE

LES Charbonnages de France sont moins pessimistes, encore que leur directeur général, M. Cadel, ait récemment écrit : « Les mesures de sauvegarde incluses dans le traité n'accordent pas à notre industrie charbonnière une protection à l'échelle des risques courus. » Les bassins du Centre-Midi (Provence, Dauphiné, Cévennes, Aquitaine, Auvergne, Loire, Blanzy), dont la production représente 15 millions de tonnes par an, ont été modernisés. Cet effort d'équipement, qui sera achevé d'ici deux ans, joint à la protection géographique dont jouissent ces bassins, permettrait à ceux-ci de « se défendre très honorablement ». La Lorraine, notre bassin vedette, ne pose pas de problème. Sa richesse naturelle, la puissance de ses veines, les facilités de modernisation qu'elle offre, son rendement fond de 2.000 kilos la rendent invulnérable.

Il n'en est pas de même pour le Nord et le Pas-de-Calais. *Leurs 28 millions de tonnes annuelles (55 % de la production française) sont menacées.* Le rendement fond, de 1.175 kilos en 1951, permet de lutter aujourd'hui avec la Ruhr uniquement parce que celle-ci a un rendement anormal. On sait qu'elle retrouvera bientôt le niveau des 2.000 kilos d'avant guerre. Pour soutenir la concurrence sur cette base, le Nord-Pas-de-Calais pourrait, dit-on, se satisfaire d'un rendement de 1.500 kilos, objectif inscrit au programme de concentration des sièges nordistes. Mais la Ruhr, moyennant d'ailleurs de gros investissements, arrivera à 3.000 kilos. Il faudrait alors, selon les calculs des Charbonnages de France, que le rendement fond fût porté à 1.750 ou 1.800 kilos pour équilibrer la diminution des prix de revient allemands. C'est ce qui a motivé un nouveau programme de modernisation, dont le coût est évalué à 27 milliards de francs et qui a fait l'objet d'un vote du parlement français. Ce programme ne serait en aucune façon efficace s'il ne se doublait d'une liberté totale d'importation des maté-

riels miniers et d'une harmonisation des charges salariales. En particulier, le coût trop élevé de notre système actuel de sécurité sociale — dont le principe est excellent et la gestion, absurdement onéreuse — peut jouer un rôle décisif.

On souhaite que les calculs des techniciens des Charbonnages de France ne soient pas démentis par la réalité.

On constate : 1° que les sidérurgistes français, avec ou sans traité charbon-acier, sont « dans la main » des charbonnages allemands directement contrôlés à 50 % par leurs concurrents ; 2° que cette dépendance peut s'accentuer dans des proportions considérables après une première phase de bataille charbonnière qui risque de se terminer par la fermeture de nombreuses mines françaises.

Face à la France, qui a donné la priorité aux activités de base, l'Allemagne occidentale a rééquipé d'abord ses industries de transformation. Il en résulte qu'en Allemagne les charges financières, déjà atténuées du fait de la réforme monétaire et de larges subventions, sont faibles. Aujourd'hui se dessine un effort massif de rééquipement. *Il va s'appuyer sur les quelque 4 milliards de marks de capital étranger* (soit le quart de l'ensemble du capital-actions de l'Allemagne occidentale) investis dans le pays. Les « comptes gelés » des créanciers étrangers ne seraient débloqués qu'à la condition d'entrer dans l'industrie sidérurgique et charbonnière.

Sur les 4 milliards de marks en question, plus d'un milliard viennent des Etats-Unis. D'où le soutien énergique apporté par les Américains lorsqu'il s'agit de protéger l'unité de groupes industriels considérables ou de rétablir les liens directs unissant aciéries et charbonnages. « Les concessions ainsi faites, note M. A. Dauphin-Meunier, sont autant d'atteintes au mécanisme du plan Schuman. *Au pool européen elles tendent à substituer une communauté de travail germano-américaine.* »

A supposer même que l'appui américain se fasse discret, l'Allemagne a beaucoup de chances de faire prévaloir son point de vue au sein des divers organismes du traité. Sur les six Etats participants, trois ont, par la force des choses, des liens économiques puissants avec l'Allemagne. L'Italie et le Luxembourg reçoivent la quasi-totalité de leur charbon de la Ruhr. La Hollande en est le débouché. Plus la Ruhr exporte, plus Rotterdam et Amsterdam sont prospères. Et si la Hollande manifestait trop d'indépendance, ne lui rappellerait-on pas qu'Anvers aussi est une excellente porte de sortie pour la Ruhr ?

Les pouvoirs de la Haute Autorité sont très étendus. Aucune entreprise ne pourra réaliser sans son assentiment un programme d'agrandissement et de modernisation. Seule exception : si la société ou le particulier n'emploie en investissements que « ses fonds propres », à l'exclusion, par conséquent, de tout recours aux banques, même par la voie du réescompte.

IL NE RESTE QUE QUELQUES MOIS A LA FRANCE POUR PRÉPARER SA DÉFENSE

Le traité est ratifié. Avant l'ouverture des frontières plusieurs mois s'écouleront. Il est à souhaiter qu'ils soient utilisés au mieux pour assurer à la sidérurgie comme aux charbonnages français les garanties véritables qui leur manquent. Elles concernent essentiellement l'approvisionnement régulier en charbons à coke, la canalisation de la Moselle, la suppression des disparités en matière de charges sociales et fiscales et, enfin, un règlement satisfaisant du problème sarrois. M. Ricard, vice-président de la Chambre syndicale de la sidérurgie française, soulignait récemment l'importance de celui-ci : « La production franco-sarroise, avec 14 millions de tonnes, équilibre à 90 % la production allemande. Mais si la Sarre rejoint l'Allemagne le rapport acier français-acier allemand devient 11 contre 18, c'est-à-dire moins de 60 %. » Il convient d'ajouter que l'Allemagne va porter sa cadence annuelle de production à 16,5 millions de tonnes dans les six mois qui viennent, et son objectif à long terme atteint 25 millions de tonnes.

C'est ce qui a en grande partie motivé l'établissement d'un nouveau programme de développement du potentiel sidérurgique français. La Chambre syndicale de la sidérurgie pense que l'objectif à atteindre : 21 millions de tonnes par an pour l'ensemble franco-sarrois, nécessiterait des investissements d'environ 450 milliards de francs à étaler sur sept ans.

Dans quelle mesure peut-on continuer de faire fond sur le facteur sarrois ? La « vérité économique » incline sans nul doute au maintien de la Sarre dans la zone franc. Mais la « vérité passionnelle », infiniment plus forte, rend quasi inéluctable le retour intégral de la Sarre au sein de l'Allemagne. Si la question est dépassée du fait du processus d'unification européenne ? Rien encore de plus incertain. Le réalisme conduit à poser le problème du rapport des forces franco-allemandes dans les termes qu'il aura selon toute probabilité après la consultation électorale de l'automne prochain en Sarre : production française-production germano-sarroise, et à déterminer le taux qu'il conviendrait de donner à ce rapport.

Un des plus graves dangers pour l'avenir même du traité provient en effet d'un tête-à-tête où l'Allemagne réussirait à imposer rapidement sa loi.

L'ANGLETERRE POURRAIT METTRE FIN A SON ATTITUDE EXPECTATIVE

Que pense l'Angleterre ? Elle avait adopté, à l'origine, une attitude d'autant plus réservée qu'elle avait la hantise de voir se constituer le cartel de l'acier. Contre la menace d'une expansion immodérée de la communauté européenne, évinçant l'Angleterre du continent et même d'autres marchés traditionnels, Londres crut un moment pouvoir se prémunir par une entente directe avec l'Amérique. Il s'agissait pour elle de manœuvrer de telle sorte que le plan Schuman finît par apparaître « comme une pièce accessoire d'une machinerie sous contrôle anglo-américain », englobant la production, le stockage et la répartition des matières stratégiques. Ce fut un des objets des entretiens Truman-Attlee et peut-être Truman-Churchill.

Un revirement complet s'est produit aussi bien chez les travaillistes que chez les conservateurs. Outre la difficulté de réaliser cette entente avec l'Amérique, les travaillistes se rendent compte du caractère socialiste et dirigiste du traité. L'argument fondamental selon lequel l'économie socialiste anglaise ne pouvait être associée à des économies libérales tombe du même coup. Et un éditorial du *Times* du 16 avril 1951 notait : *La différence entre le projet de traité actuel et sa première version constitue une preuve instructive et utile de l'influence des faits sur la théorie... La mise en commun envisagée des droits souverains n'est que partielle... Le traité sera le prélude, non pas une conséquence, de la fédération politique.* On est enclin à penser que l'Angleterre serait disposée à ne pas rester trop en dehors de cette conjonction d'intérêts où l'Allemagne, aidée par l'Amérique, imposerait son « diktat » économique. Son concours est désirable pour la France, précisément pour éviter un tel « diktat ». Les entretiens que M. Jean Monnet vient d'avoir à Londres autorisent l'espoir d'une collaboration britannique au nouvel organisme européen.

UN MOBILE OUBLIÉ : L'INTÉRÊT

Toutes les critiques adressées au traité Schuman ne font pas oublier la justesse du point de départ, fondée sur plusieurs nécessités : liquider une fois pour toutes un antagonisme franco-allemand dont le passif a été terriblement lourd et l'actif, à peu près nul ; s'évader du cadre des frontières nationales, trop étroit pour l'économie moderne, et briser les systèmes de protection excessive qui finissaient par figer et scléroser l'armature économique, et donc créer l'Europe.

L'idée de base était d'apporter à cette Europe

M. Jean Monnet a eu des entretiens importants, à Londres, avec Sir Roger Makins, sous-secrétaire au Foreign Office, à **gauche**, et, à Paris, avec M. William H. Draper, ambassadeur spécial des États-Unis pour l'Europe. Ce dernier entretien a porté sur les conditions de l'aide américaine à la Haute Autorité européenne du charbon et de l'acier.

naissante une dot. La France fournissant son minerai de fer, l'Allemagne, son charbon. Séduisantes prémices. Cependant il faut passer du plan des principes à celui des réalités.

Sur ce terrain les sidérurgistes français ne sont pas en constante position d'infériorité. Si la Ruhr bénéficie d'un gros avantage géographique en raison de son magnifique et proche débouché sur la mer, la modernisation de certaines de ses usines est difficile. Mais la politique générale de l'Allemagne, à l'inverse de ce qui s'est passé en France, a systématiquement favorisé l'industrie lourde. Une part des bénéfices des industries transformatrices non essentielles est, par exemple, reversée aux industries de base. Tout est mis en œuvre pour que les prix de vente à l'exportation soient « agressifs ». Les transports de matériaux nécessaires à la sidérurgie (minerai national en particulier) jouissent de tarifs très bas. Le prix du coke sidérurgique est abaissé par divers moyens : par des prix plus élevés des cokes domestiques et des sous-produits de la distillation, qui sont beaucoup plus chers qu'en France.

L'habileté allemande s'est exprimée encore autrement que dans ces aménagements d'ordre commercial. L'industrie sidérurgique a participé de façon très active et directe aux pourparlers relatifs au plan Schuman. Dans le même temps les industriels français, tenus à l'écart des travaux de l'équipe Monnet parce que suspects de vouloir multiplier les obstacles ou par leur propre indifférence à l'égard d'un projet auquel ils ne croyaient pas, eurent le tort de se laisser mettre au pied du mur. Et tandis que la France était représentée par des technocrates — au reste remarquables, mais sans lien étroit avec le concret — les Allemands étaient défendus, à l'instance la plus élevée.

M. Conrad Adenauer n'était-il pas l'ex-conseiller juridique écouté des sidérurgistes allemands ? Homme d'une parfaite honnêteté, d'ailleurs, et d'une intelligence exceptionnelle, il est entouré d'un état-major connaissant à fond les problèmes de l'acier allemand. Son bras droit, le docteur Pfermanger, est membre du plus grand trust allemand (le *Vereinigte Stahlwerke*, comparable, à l'échelle européenne, à l'*United Steel*).

LA GRANDE AVENTURE

On ne se dissimule plus qu'une grande aventure est commencée. Sans doute était-elle inévitable. Lorsque M. Clarence B. Randall, président de l'*Inland Steel* et observateur attentif de l'évolution européenne, déplore que le libéralisme pur, qui plaît tant au cœur américain, ne préside pas à son déroulement, lorsqu'il accuse nos sidérurgistes de n'avoir jamais joué le jeu de façon correcte, d'avoir toujours cherché le remède facile des ententes, il oublie trop qu'aux Etats-Unis même, dans la période actuelle, on ne dédaigne plus ces condamnables pratiques.

Le libéralisme pur a vécu. Mais l'esprit d'entreprise, d'initiative, cet esprit « responsable » du progrès humain dans presque tous les domaines, que devient-il dans une perspective où il menace d'être constamment brimé ? S'il ne l'est pas positivement, par « voies de fait » en quelque sorte, il a contre lui le bureaucratisme stérilisant, la loi, les syndicats, la presse dans sa majorité et, par-dessus tout, l'absence d'un moteur essentiel de l'activité, devant lequel on se voile la face : l'intérêt.

A moins que ne se substitue à lui cet autre moteur qu'est l'amour du métier ou cet autre encore qu'est la poursuite du bien commun... Mais cela est réservé à une rare élite. Faut-il alors que, dominant les faiblesses humaines, arrive le règne froid du technocrate ? Représentant de l'intelligence pure, héritier à la fois de Marx et d'Henry Ford, le technocrate tente de réduire à un dénominateur commun les faits sociaux et les drames individuels. Armé de chiffres et de statistiques, on souhaite qu'il n'en oublie pas le facteur non mesurable qu'est le cœur humain.

(A suivre.)

ZARASTRO (M. Joseph Greindl) paraît au seuil de son palais au deuxième acte de « la Flûte ».

LE FESTIVAL DE SALZBOURG

PAR PIERRE SABATIER

Les noms de Mozart et de Salzbourg sont inséparables depuis que la ville des princes archevêques donna le jour, au fond de l'étroite « Getreidegasse », au plus radieusement génial des musiciens. Nulle part ailleurs le charme de sa musique ne semble aussi subtil et pénétrant, et nulle part on ne trouve un soin aussi constant dans l'exécution de ses œuvres, qu'il s'agisse de ses opéras, de ses ouvrages symphoniques, de ses messes ou de ses concertos.

Cet été le grand maître du Festival de Salzbourg devait être Wilhelm Furtwängler, mais, à la dernière minute, cet admirable chef d'orchestre, souffrant, dut être remplacé par M. Moralt pour *les Noces de Figaro* et *la Flûte enchantée*.

Les représentations de ces deux chefs-d'œuvre ont été d'une émouvante perfection avec le trio de chanteuses inégalables constitué par M^mes^ Elisabeth Schwarzkopf, Irmgard Seefried et Hilda Guden. Le baryton Paul Kunz est un étincelant Figaro.

La Flûte enchantée et *les Noces* alternent sur l'affiche avec l'opéra-bouffe de Donizetti, *Don Pasquale*, dirigé dans un mouvement très rapide par Mario Rossi, et avec *Othello*, de Verdi, interprété par le ténor chilien Ramon Vinay, obligé de faire constamment le va-et-vient entre Salzbourg et Bayreuth, où il chante Tristan. Dans deux rôles si différents, il sait montrer un égal talent de tragédien lyrique et de chanteur, et sa voix s'accommode aussi bien des amples dialogues wagnériens que de la violence des airs de Verdi.

La création mondiale du dernier opéra de Richard Strauss, *l'Amour de Danaé*, était un événement musical fort attendu.

Remarquablement dirigé par Clemens Krauss, bénéficiant d'une interprétation très brillante dont il faut détacher le nom de M. Schöffler, qui tient le rôle de Jupiter avec une vaillance vocale et un art vraiment supérieurs, l'œuvre n'a pas déçu cette attente. Elle contient de fort beaux morceaux d'orchestre, des chœurs pleins de mouvement au premier et au deuxième acte et un troisième d'une grande réussite dans son ensemble et digne des meilleures pages du compositeur de *Salomé*. On retrouve constamment cette inspiration impétueuse, ce sens mélodique, cette science très spéciale de faire alterner sans nous choquer des rythmes et des airs rappelant les grâces de l'âge mozartien avec des passages où les voix et l'orchestre également déchaînés expriment avec toutes les ressources symphoniques modernes les accents de la passion la plus violente de tous les temps.

La mise en scène et les décors de Pretornis sembleraient démodés si l'on ne se souvenait qu'ils ont été conservés en souvenir de la répétition générale, à laquelle avait présidé Richard Strauss lui-même et qui ne fut suivie alors d'aucune première à cause de la guerre. M^me^ Annelise Kupper incarne Danaé, rôle écrasant qu'elle ne donne complètement qu'au dernier acte, le meilleur de l'opéra.

Signalons enfin une série de concerts dirigés par les meilleurs chefs modernes, et où, tout en faisant une large place à Mozart, on rend hommage aux musiciens de tous les pays.

UNE CRÉATION : « l'Amour de Danaé », de Richard Strauss. M. Schöffler y chante Jupiter.

UNE GRANDE DAME EST MORTE...

LA COMTESSE GREFFULHE

NÉE CARAMAN-CHIMAY

PROTECTRICE DES ARTS ET DES SCIENCES QUI INSPIRA MARCEL PROUST

D'AUTRES ont dit sa beauté — surnaturelle — sa fin, à quatre-vingt-douze ans, près de ce lac où, dans un suprême voyage, Leda a voulu, telle un cygne, s'éteindre dans une dernière musique.

D'autres, encore, chanteront en elle la duchesse de Guermantes ; d'autres, encore, vanteront son hôtel de la rue d'Astorg, son domaine de Bois-Boudran (6.700 hectares, le plus vaste qui soit, en France, d'un seul tenant). D'autres parleront de ses réceptions littéraires, qui en faisaient un peu comme l'héritière de la princesse Mathilde — la rousse Napoléonide. D'autres, encore, diront sur elle exactement tout, et, surtout, ce qui est faux.

Je l'ai vue chez mes parents avant 1914. Puis, entre les deux guerres, elle me reçut. Sa bienveillance, son égalité étaient légendaires, tout de même que son corps de Diane, son visage de Vénus, sa sagesse de Minerve.

Mais ce que l'on sait moins — et que je sais ! — c'est que, grande dame impérialiste, royaliste même, elle rompit avec ses pairs au moment de l'affaire Dreyfus. L'affaire !... qui divisa la France, et le monde, pour en faire deux blocs ennemis — deux blocs se battant à coups d'injures empruntées au langage du divin Homère, à jets de siphon et à projectiles consistant en tartes à la crème.

Heureuse époque où les lanciers, place de la Concorde, moulés comme des cent-gardes, chargeaient paternellement la foule de leurs armes compliquées et débonnaires !

La comtesse Greffulhe, donc, prit le parti de l'obscur capitaine — accompagnée de son parent, le général Poché de Tinan, elle partit pour Berlin.

Guillaume II la reçut — cela va de soi ! — sur-le-champ, avec sa bonne grâce habituelle et sa nervosité d'impérial touche-à-tout. Elle lui demanda de lui confirmer par écrit que l'hôte de l'île du Diable n'était pas un espion au service du IIe Reich. Plein de fougue et de démesure, l'empereur consentit. Mais survint le comte, puis prince de Bulow, chancelier de l'empire, qui fit observer que cette vérité évidente, couchée sur le papier, priverait à jamais l'Allemagne de ses futurs collaborateurs.

L'un et l'autre articulèrent, sur l'honneur — mais de vive voix seulement — l'innocence. Ce n'était point tout, certes ! Mais c'était beaucoup ! C'était énorme même ! La comtesse Greffulhe repartit.

Impavide aux injures, elle répandit la nouvelle mémorable, alors que les siens, nationalistes ou boulangistes, sonnaient l'hallali contre elle et contre son merveilleux courage féminin.

Elle fut, oui, elle fut — ce jour-là — comme un moment de la conscience humaine.

M. et J. DE ZOGHEB.

Quand je pense aujourd'hui à la comtesse, je me rends compte qu'elle contenait une espèce de charme, mais qu'il suffisait de causer avec elle pour qu'il se dissipât, et qu'elle n'en avait aucune conscience. Elle était de ces gens qui ont une petite lampe magique, mais dont ils ne connaîtront jamais la lumière. Et quand on fait leur connaissance, quand on cause avec eux, on devient comme eux, on ne voit plus la mystérieuse lumière, le petit charme, la petite couleur, ils perdent toute poésie. Il faut cesser de les connaître, les revoir tout d'un coup dans le passé comme quand on ne les connaissait pas, pour que la petite lumière se rallume, pour que la sensation de poésie se produise...

... Ramenant d'une soirée la comtesse dans cette maison où elle habite encore, où je n'habite plus depuis des années, tout en l'embrassant, j'éloignais sa figure de la mienne pour tâcher de la voir comme une chose loin de moi, comme une image, comme je la voyais autrefois quand elle s'arrêtait dans la rue pour parler à la laitière. J'aurais voulu retrouver l'harmonie qui unissait le regard violet, le nez pur, la bouche dédaigneuse, la taille longue, l'air triste, et en gardant bien dans mes yeux le passé retrouvé, approcher mes lèvres et embrasser ce que j'aurais voulu embrasser alors...

(Extrait d'un des plus anciens manuscrits de Marcel Proust relatifs à la « Recherche du temps perdu ».)

(Dans le texte définitif, la comtesse est devenue la duchesse de Guermantes, écrit Suzy Mante-Proust.)

Ce portrait de la comtesse Greffulhe, par Ernest Hébert, fut exposé à Munich en 1905. — **A gauche,** la comtesse en 1890.

(Clichés Harlingue.)

L'OPINION DE DENIS MARION
SUR « LA MONTÉE AU CIEL »

Le scénario du nouveau film de Luis Bunuel mélange d'une manière extravagante le mélodrame (captation d'héritage au chevet d'une mourante), le folklore mexicain (rite païen de mariage) et la satire facile de certains ridicules (touristes américains et politiciens locaux). Les acteurs sont médiocres, quand ils ne sont pas carrément mauvais. La mise en scène est inexistante. Bref, il est impossible de se dissimuler qu'on se trouve en présence d'une bande tournée à la va vite, avec des moyens dérisoires et sans grande ambition. Le plus surprenant est qu'elle n'en constitue pas moins, en dépit de ces défauts, une œuvre terriblement attachante : si dès les premières minutes elle ne braque pas contre elle le spectateur, elle lui procure un dépaysement sans précédent, car elle foule aux pieds avec sauvagerie les poncifs de l'écran et leur substitue une fantaisie déroutante, à la fois érotique et macabre.

Pour ne pas avoir l'air de verser dans le commentaire lyrique, il convient de citer des exemples précis, au risque de gâter le plaisir du spectateur futur en lui faisant perdre le bénéfice de la surprise. Je me bornerai pour cette raison à un seul point. L'histoire se passe tout entière entre le mariage d'un couple d'amoureux et leur nuit de noces. Le thème n'a rien d'original et il implique nécessairement que l'amour triomphe de tous les obstacles. Ce qui se passe d'ailleurs ici aussi, mais avec trois péripéties inattendues.

D'abord, au cours du voyage que le jeune marié doit entreprendre, il succombe bel et bien aux invites pressantes d'une fille qui est amoureuse de lui, et il n'en conçoit aucun remords. Ensuite, intervertissant les rôles généralement attribués aux sexes, c'est elle qui met fin à l'aventure, ne tenant à en retirer que le plaisir. Et enfin, quand le garçon revient de son expédition et apprend que sa mère est morte entre temps, l'image qui s'impose à son esprit est celle de la brève étreinte qu'il a connue.

Je ne sais pas comment réagira le public devant cet anticonformisme désinvolte ; le jury du Festival de Cannes lui est demeuré complètement imperméabale; en revanche, les critiques ont accueilli avec enthousiasme cet insolent défi aux conventions.

Il s'en est même trouvé pour préférer *la Montée au ciel* à *los Olvidados*. L'exagération de l'éloge le rend par là même suspect. Sans doute est-il compréhensible que la beauté frappe plus quand elle est entourée d'une médiocrité qui lui sert de repoussoir. La séquence du rêve fait morceau de bravoure dans *la Montée au ciel* après le succédané de néo-réalisme italien qui l'a précédée, tandis qu'elle traduisait par d'autres moyens dans *los Olvidados* l'implacable fatalité qui régnait d'un bout à l'autre de ce film.

Mais c'est sans doute par un autre côté que l'imperfection technique de l'un a fait tomber les réserves qu'avait fait naître la perfection de l'autre. Devant *los Olvidados,* il est impossible de s'aveugler sur la mise en question par Luis Bunuel des valeurs religieuses, morales et sociales sur lesquelles repose notre société : l'absence même de déclamation, la réserve des moyens mis en jeu, le refus de tout arbitraire poétique ne permettent pas d'éluder le fond du problème. Tandis que la négligence et le manque de sérieux de *la Montée au ciel* autorisent les esprits timorés à goûter l'allégresse du blasphème sans que leur conscience s'inquiète.

En tout cas, les vingt ans de silence qui avaient séparé *le Chien andalou* et *l'Age d'or* de *los Olvidados* ont bel et bien pris fin. Luis Bunuel a échappé aux besognes techniques auxquelles il avait été réduit pour gagner sa vie. Sans doute fera-t-il parfois — comme tout le monde — de mauvais films : von Stroheim est bien l'auteur de *la Veuve joyeuse* et Eisenstein, d'*Alexandre Nevski*. Mais un nom de plus s'est inscrit au palmarès, si court, des grands réalisateurs en mesure d'exercer leur profession.

★

L'EXPLOSION DU « SALAIRE DE LA PEUR » telle que vous la verrez sur les écrans (Denis Marion a conté ici même les mésaventures que rencontra G.-H. Clouzot dans sa mise en scène). Sous la formidable pression de 100 kilos de dynamite, le rocher qui barrait la route vole en éclats. **Au premier plan :** les camions chargés de nitroglycérine. Le cliché est dû à Jean Clouzot.

Vacances.

La notion de vacances se concilie malaisér
avec les soucis qu'entraîne l'exercice du
voir. Août n'était pas terminé que les
gences politiques ramenaient vers la cap
les membres du gouvernement égaillés à
vers nos provinces. Délaissant, à regret, les sa
émotions de la pêche marine, à laquelle il se liv
à l'embouchure de la Rance à bord du canot
Trois Amis, M. René Pleven *(ci-dessus, à g*
dû se replonger, avec ses collègues intéressés, d
l'étude des difficiles budgets de la Défense na
nale. A l'Hôtel Matignon, où un programme

politique

èrement chargé l'attendait, M. Antoine Pinay oque pas sans mélancolie les quelques jours détente qu'il a vécu sur la côte des Maures, ertaine partie de pétanque, à Sainte-Maxime *lessous à g.)*, où il s'est révélé pointeur habile... favorisé, M. Vincent Auriol ne s'arrache à iante propriété de Muret que pour de brefs urs à l'Elysée. Enfin, à Vittel, le président riot, que l'on voit *ci-dessous* contant une de histoires où il excelle, termine sa cure en ndant de reprendre sa baguette à la tête de lasse parfois turbulente du Palais-Bourbon.

DÉCORS PORTUGAIS, PAR YVES GANDON

Cette scène donne une idée de l'animation qui court tout au long de « la Farce du juge de Beira ».

AU « THÉATRE DU PEUPLE », AVEC SALAZAR

Après une chaude journée, cette nuit de Lisbonne était fraîche. L'assistance était triée sur le volet : pas plus de cinquante personnes. Oliveira Salazar, président du Conseil portugais, qui ne hante guère les salles de spectacle, avait promis de venir. Aussi bien le spectacle lui tenait-il à cœur. Il s'agissait d'une première représentation de ce *Teatro do Povo*, ou Théâtre du Peuple, fondé sous les auspices du secrétariat national à l'Information et qui, tous les ans, de juin à septembre, parcourt la province portugaise, et singulièrement les plus petits villages de la Beira, de l'Alentejo et de Tras-os-Montes. Le *Teatro do Povo* est une honnête troupe régulière qui a pour mission, comme l'indique son enseigne, de faire connaître au peuple les chefs-d'œuvre dramatiques de la littérature nationale et aussi des littératures étrangères. C'est ainsi qu'il a mis à son répertoire une excellente adaptation du *Malade imaginaire*. Son organisation matérielle n'a rien laissé au hasard. Tréteau, décors, costumes et jusqu'à trois cents chaises pour les spectateurs sont transportés dans quatre camions. Le théâtre est monté et démonté en quatre heures d'horloge.

A l'heure exacte — 22 heures, car les spectacles commencent tard à Lisbonne — Salazar était assis à sa place dans la cour d'honneur du secrétariat à l'Information et le rideau se levait. On apercevait un escalier blanc à la Gémier et une toile de fond rouge, sur laquelle se détachaient un pèlerin avec son bâton et sa coquille, un vol de corbeaux — oiseau symbolique sur les rives du Tage — divers blasons portugais et cette inscription en blanc, plusieurs fois répétée : *Gil*. La soirée était en effet entièrement consacrée à Gil Vicente, classique du XVI[e] siècle, qui écrivit quelque quarante pièces, les unes en castillan, les autres dans la langue de son pays, une sorte de Molière touché de romantisme lusitanien. Deux pièces, la première intitulée la *Farce du juge de Beira*, la seconde, *Dom Duardos*, tragi-comédie en deux parties, devaient nous montrer les deux faces de son talent. Dans la farce, qui, plus encore que Molière, évoquerait la verve drue de nos fabliaux, un paysan rusé, subrepticement introduit au tribunal, s'y improvise juge. Il écoute les plaignants successifs. Les sentences, à la fois équitables et burlesques, sont toujours marquées au coin du bon sens, et la bouffonnerie se termine dans une sarabande générale.

Le sujet de *Dom Duardos* fait penser aux romans de chevalerie. Un vaillant chevalier se dessèche d'amour pour la fille du roi. Désespérant de la conquérir, il se fait embaucher comme cultivateur sur le domaine royal, et de nombreuses aventures, marquées de duels, s'ensuivent, jusqu'au triomphe du fidèle amant.

La mise en scène de ces deux pièces, due à M. Francisco Lopes Ribeiro, m'a paru d'une liberté et en même temps d'une minutie fort remarquables. Limité quant au décor — qui pour *Dom Duardos* se réduit à une somptueuse tapisserie à personnages d'époque — le metteur en scène, tout comme notre Jean Vilar en Avignon, retrouve son avantage par le faste des costumes et la vivacité de l'interprétation. La paysanne de la farce, ravissante dans son corsage blanc et vert, son voile brun sur une robe beige, sa coiffe et ses bas blancs et rouges, est un vrai plaisir des yeux. Quant à la scène initiale de *Dom Duardos*, sur un plan exigu elle nous offre douze personnages de rêve, étincelant d'or et de pierreries. J'ai pensé tout aussitôt à ces miraculeuses mosaïques que, à San Vitale de Ravenne, figurent l'impératrice Théodora et sa suite. Ajoutez à cela un mouvement, une gaîté, une alacrité contagieuse qui ne se relâchent pas un instant. Je veux citer les noms de ces artistes, tous fort jeunes : M[lles] Fernanda Borsatti, Idalina Guimaraês, Isabel de Carvalho, Maria José, Vanda Maria, MM. Armand Cortez, Canto e Castro, Carlos Duarte, Costa Ferreira, Joaquim Rosa et Ruy de Carvalho.

Le docteur José Manoel da Costa, secrétaire général à l'Information, reçut, après le spectacle, les compliments du président Salazar. Sans y mettre la moindre complaisance, j'avoue que je l'aurais bien félicité à mon tour, et je me crois le droit de signaler le *Teatro do Povo* à notre direction des Lettres et des Arts.

PETITES CHRONIQUES

FÊTES A FONTAINEBLEAU

Fontainebleau fête chaque année avec éclat la Saint-Louis, qui coïncide avec l'anniversaire de sa libération. Elle a été marquée en 1952 par l'inauguration, à la bibliothèque municipale, d'une plaque à la mémoire de Paul Merwart, peintre de la marine, qui fut, il y a cinquante ans, victime de l'éruption du mont Pelé. Dans une émouvante allocution, M. Hubert Pajot, sénateur-maire, exalta l'œuvre de ce citoyen de Fontainebleau et salua la présence du frère du disparu, Emile Merwart, doyen des gouverneurs d'outre-mer.

NÉCROLOGIE

Eugène Morel

Président honoraire du Syndicat national des journalistes, chevalier de la Légion d'honneur et titulaire de la Croix de guerre, Eugène Morel est mort à Angers, où il avait depuis peu pris sa retraite. Historiographe averti du mouvement syndicaliste, il fut l'un des fondateurs de ce syndicat des journalistes qu'il s'attacha, avec succès, à reconstituer après la libération.

Henry Expert

Henry Expert, le célèbre musicologue, ancien bibliothécaire du Conservatoire de Paris, retiré depuis quelques années à Tourette-sur-Loup (Alpes-Maritimes), vient de terminer, à quatre-vingt-dix ans, sa vie, tout entière consacrée à rendre à la France son patrimoine musical du XVIe siècle. Il allait être élevé à la dignité d'officier de la Légion d'honneur. Prochainement sera constituée, sous de hauts et nombreux patronages, l'association des « Amis d'Henry Expert », destinée à achever son œuvre, en publiant de nombreuses restitutions d'auteurs anciens qu'il n'avait pas eu la possibilité d'éditer lui-même.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE :

Françoise de Bernardy, *Albert et Victoria, la vie singulière d'un prince consort* (Amiot-Dumont, 306 pages). Albert de Saxe-Cobourg Gotha, mari de la reine Victoria, n'avait avec celle-ci point de goût commun, si ce n'est celui de la musique, qu'ils tenaient l'un et l'autre de leurs ancêtres allemands. Victoria avait l'esprit vif, la décision prompte, le caractère spontané. Albert était flegmatique, lent à se décider, peu expansif, mais sentimental. « La sentimentalité, dira-t-il lui-même, est une plante qui ne peut pousser en Angleterre. » Sa position inconstitutionnelle de prince consort, sa correspondance avec les cours allemandes, ses interventions dans les questions militaires, la maladresse de certaines réflexions (« aucun tailleur anglais n'est capable de faire un uniforme ») le rendirent sinon impopulaire, du moins étranger au peuple britannique, qui redoutait les Allemands, et plus particulièrement les Cobourg. De son côté, le prince n'aimait pas Londres : le brouillard l'oppressait, la vie de cour lui semblait monotone. Il n'en joua pas moins un rôle actif dans la politique.

Les rencontres du couple royal avec Napoléon III et l'impératrice Eugénie sont l'occasion de réflexions qui méritent d'être notées au passage. « Il semble indolent, dit Albert à propos de l'empereur, mais il est gai lorsqu'il se sent à l'aise. Il parle français avec un léger accent allemand. » De son côté, Victoria note : « Je suis ravie de voir combien Albert aime et admire l'impératrice ; il est rare qu'il soit aussi favorable à une femme. »

« La vie en Angleterre a décoloré son caractère », dit son frère Ernest. Elle ébranla de bonne heure sa santé ; il meurt à quarante et un ans, laissant plus de regrets que sa vie n'avait éveillé de sympathies. « Ce prince allemand, dit Disraeli, a gouverné l'Angleterre pendant vingt et un ans avec une sagesse et une énergie telles que n'en a montrées aucun de nos rois ! »

Son influence s'estompa vite ; on la retrouvera cependant lorsque Victoria, par piété conjugale, verra « le doigt de Dieu » dans la défaite de la France en 1870. Après lui, dit un contemporain, « la constitution anglaise abandonna la branche morte et poursuivit sa vie mystérieuse comme s'il n'avait jamais existé ».

Albert Mousset.

LA SEMAINE HIPPIQUE

« Sauts d'obstacles à Vittel et à Cabourg »

Faisant suite à la saison de polo, les trois journées du concours hippique de Vittel complétèrent le cycle des sports équestres de l'élégante ville d'eau. Malgré le temps incertain, la réunion de cette année fut des plus réussies. On galopait sur la partie du champ de courses située devant le pesage et le pavillon. Comme cadre, les grands arbres de la forêt toute proche. Le mont Saint-Jean, la Tuilerie et l'Ermitage servaient de toile de fond. Obstacles de formule classique, terre et eau, la gamme des « rapportés ». Parmi les engagés, quelques chevaux de Paris, une majorité de l'Est et du Sud-Est. Le prix de France, épreuve majeure, revint à M. Beghin, seul sans faute en 1'59", sur Clairon d'Or, ajusté dans les formes par son propriétaire. La puissance fut le fruit de M. Guimet avec Caïd B, jeune sujet de six ans sur lequel on peut désormais fonder beaucoup d'espoir. MM. Bruyninck, Blondelle, Lamour se distinguèrent. Une débutante, Mlle Hamel, semble avoir trouvé dans Pépé le Moko le *Coming Horse* qui la sortira du lot ; ils font vingt-trois ans à eux deux, l'avenir leur appartient. Beaucoup de monde dans les tribunes, entourant le général Le Bleu, président de la Société hippique, et Mme Le Bleu, Mme Boulomié, le vicomte Carrelet, M. Robert Henry, du comité, puis M. et Mme Pierre Lyautey, M. Parisot, sénateur-maire de Mirecourt, comte de Cambacérès, la princesse Pierre Murat, M. Fenwick, etc.

Le jumping de Cabourg est un « test » pour l'élevage normand, un *show* spectaculaire. Les pistes galopantes de l'hippodrome mirent en valeur, encore une fois, des modèles harmonieux, ayant du sang sur la masse, le genou près de terre, de larges canons qui peuvent porter de gros poids aux allures vives à travers pays. La majorité des parcours était consacrée à ces produits d'élite. Dans la demi-finale du championnat de Normandie, deux leaders régionaux, Es Favori et Encore de l'Audace, à M. Ed. Henry, se partagèrent la première place. La coupe, puissance progressive, souligne les moyens de Duchesse du Bessin, très bien montée par M. Dillée. Le même cavalier s'adjugea le prix de la Ville avec Bettina. Suivant une tradition qui commence à s'établir dans les concours, une messe de Saint-Hubert, dite sur l'hippodrome même, avec la participation des trompes du « Débuché de Paris », évoque les « laisser-courre » où le « hunter » normand est si apprécié. Ont encouragé les participants par leur présence : M. Ed. Henry ; M. Thiers, maire de Cabourg ; le marquis de Naurois-Turgot, M. de Leusse, etc.

Tré-Hardy.

Ce riche costume folklorique exposé à Tanger est celui des mariées juives.

DEUX MILLE ANS D'HISTOIRE A TANGER

Depuis des monnaies d'argent d'époque préromaine jusqu'à des documents concernant la conférence d'Algésiras, plus de deux millénaires viennent de se trouver réunis à l'exposition du Vieux-Tanger, où l'administration internationale a présenté pour la première fois au public, dans le grand patio de marbre du palais de l'ancien sultan Moulay Hafid, la totalité de ses collections. De leur côté, les autorités espagnoles, le musée de la Casbah, le musée de Volubilis, le musée de Tétouan et plusieurs particuliers avaient obligeamment prêté des pièces qui contribuèrent à donner à cette rétrospective son puissant intérêt historique.

DES TOMBEAUX VIEUX DE 2.500 ANS DÉCOUVERTS EN GRÈCE

Mycènes, la ville fastueuse où se déroulèrent les drames de la famille des Atrides, retient ces dernières semaines l'intérêt universel aussi vivement qu'en 1876, époque où l'archéologue allemand Schliemann découvrit dans l'enceinte de l'Acropole six tombeaux royaux de cette ville, contenant dix-neuf squelettes et un grand nombre d'objets en or d'une facture exceptionnelle. Les archéologues anglais et grecs ont été, eux aussi, heureux de découvrir, ce mois-ci, un nouveau cycle de plus de dix tombeaux royaux.

Ni les six tombeaux découverts par Schliemann ni le nouveau cycle de tombeaux ne contiennent les restes d'Atrée, d'Electre ou d'Agamemnon. En effet, de l'avis des archéologues, tous ces tombeaux remontent à l'époque helladique moyenne (1800 à 1500 av. J.-C.), c'est-à-dire à l'époque des ancêtres des personnages qui furent les acteurs principaux de la dernière tragédie des Atrides. Ces ancêtres mycéniens doivent être considérés comme les premiers pionniers de l'histoire de la race hellénique.

Les tombeaux récemment découverts, et dont cinq ont été, jusqu'à ce jour, explorés, étaient pleins d'objets rares d'une inestimable valeur ; ce sont des squelettes, des poignards, des vases, des bijoux en or, des stèles funéraires, des inscriptions, un sceptre, des amphores.

A Mycènes, outre les tombeaux royaux, il y a encore des tombeaux à coupole taillés à même le roc et qui sont attribués à Agamemnon, à Clytemnestre et à son amant Egisthe. Mais, de l'avis des savants, rien ne prouve que ces personnages y aient été enterrés. La terre hellénique garde donc jalousement le secret de ce drame horrible, dont le souvenir se perpétue jusqu'à nos jours.

Constantin Coukidis.

Le président MANUEL ODRIA

LÉGION D'HONNEUR

Le général Manuel Odria, président de la République du Pérou, vient d'être élevé à la dignité de grand-croix.

Dans une promotion au titre des Affaires étrangères, nous avons relevé avec un vif plaisir le nom de notre collaborateur Albert Mousset, promu commandeur, à qui nous adressons nos affectueuses félicitations. La même distinction a été décernée à M. Henri Ziegler, directeur général de la compagnie Air France ; à notre confrère Jean Massip et au chef d'orchestre Charles Münch, qui s'est fait, à la tête de l'orchestre de Boston, un si ardent propagandiste de la musique française.

LES JOURNÉES POÉTIQUES DE SINTRA

A Sintra, et sous le patronage du conseil municipal de cette petite ville portugaise que chanta Byron, une semaine entière vient d'être consacrée à la poésie. Des poètes français, belges, espagnols, italiens, brésiliens... et, bien entendu, portugais avaient répondu à l'appel de l'infatigable organisatrice, Mme Oliva Guerra ; elle-même poète du talent le plus sensible. A l'ombre du château des Maures, qui domine de ses vieilles murailles crénelées le *paço* du roi Sébastien, on entendit le romancier Francisco Costa rendre hommage au grand poète Nunes Claro, qui vécut à Sintra. Yves Gandon parla des « chances qui restent à la poésie ». Des Belges, comme Noël Ruet et Maurice Carême, dirent leurs propres poèmes, aussitôt suivis par l'Espagnol Adriano del Valle, les Italiens E. Pesce-Gorini et Tullio Colsalvatico. Une adroite reconstitution historique permit enfin aux participants des « journées poétiques » d'entendre Camoëns lui-même déclamer un chant des *Lusiades* au roi Sébastien. Le succès remporté par ces belles manifestations a incité Mme Oliva Guerra à envisager pour l'avenir un Congrès plus vaste, où seraient conviés, à Sintra, de très nombreux poètes. On ne peut qu'applaudir à cette exaltation de la poésie.

LA SEMAINE MUSICALE DE MENTON

Menton, qui eut déjà dans le courant de l'été son festival, sert actuellement de cadre à une Semaine musicale. Du 1er au 7 septembre les concerts se succèdent au siège du « Club européen des professions libérales et des cadres » et sous l'égide de cette organisation. La pianiste Françoise Landowski (Mme Gérard Caillet) a donné plusieurs récitals, interprétant notamment des œuvres de Bach, de Beethoven, de Schumann, de Chopin et de Debussy. A l'une de ces soirées, Jacqueline Cellier, de l'Opéra, chanta des mélodies de Duparc et de Ravel.

Après une tournée en Amérique du Sud :

LES IMPRESSIONS D'UNE SOCIÉTAIRE

Une fois de plus, une troupe théâtrale française vient d'effectuer en Amérique du Sud une tournée triomphale. Et quelle troupe ! Celle de la Comédie-Française, qui de Buenos-Ayres à Rio-de-Janeiro a glané des lauriers amplement mérités.

Sa doyenne, Mme Béatrice Bretty, qui a bien voulu nous confier quelques impressions sur ce voyage, nous a dit toute la joie de ses camarades et d'elle-même devant l'accueil qui partout leur fut réservé.

« Il y a une soirée, nous dit-elle, que nous ne pourrons jamais oublier : celle de notre représentation d'adieux à Sao Paulo. Les Paulistes ne devaient pas voir le *Bourgeois gentilhomme*. Mais quand, surmontant toutes les difficultés de transport et d'équipement du fameux décor de Suzanne Lalique, nous leur avons malgré tout présenté la famille Jourdain, ils firent à Molière un véritable triomphe. Il y avait de tout dans l'enthousiasme du public, de la reconnaissance, de l'admiration, de l'affection. Ces divers sentiments nous arrivaient dans un fracas d'applaudissements et de cris, et se prolongèrent ensuite dans nos loges par un défilé d'inconnus qui parfois se contentaient de nous serrer les mains sans dire un mot. »

Le Bourgeois fut en effet la pièce la plus acclamée. Elle partagea ce privilège avec *les Temps difficiles*, d'Edouard Bourdet.

« Celle-ci, précise Mme Bretty, toucha particulièrement les Argentins par son actualité. Toutes les répliques étaient saluées, soulignées, applaudies : c'était un véritable enchantement pour les comédiens.

» Quant aux soirées poétiques, elles plurent infiniment ; les robes du soir des grands couturiers parisiens présentées sur scène à cette occasion ne furent d'ailleurs pas étrangères au succès du spectacle. »

Cependant, pour apprécier Hugo, Verlaine, Musset et Ronsard, il faut un public infiniment cultivé et possédant une connaissance approfondie de notre langue. C'est ce que les comédiens trouvèrent là-bas, et Mme Bretty tient à le souligner :

« Les Argentins chérissent notre pays et parlent admirablement le français, au point qu'il est parfois difficile, dans la conversation, de déceler un étranger. Les Uruguayens se montrant également compréhensifs et sensibles ; il est facile avec eux de se croire devant une salle parisienne.

L'accueil du Brésil, lui aussi, fut chaleureux, et la soirée de Sao Paulo est là pour le prouver. En conclusion de ce voyage, Mme Bretty exprime toutefois deux regrets : celui d'avoir vu la légendaire baie de Rio-de-Janeiro envahie par les buildings ; celui de n'avoir pas donné au Chili les représentations espérées, en raison des perturbations apportées à la saison de Buenos-Ayres par la mort de Mme Perón.

Gageons que cette déception aura été partagée par les spectateurs chiliens. Car l'accueil fait, à des milliers de kilomètres de chez nous, aux Comédiens-Français vient nous rappeler utilement la chance que nous avons de posséder une telle troupe dans notre capitale. C'est une leçon que quelques snobs méditeraient avec profit.

A MONTEVIDEO, chez le président TRUEBA. De g. à dr. : l'ambassadeur de France, Mme BRETTY, M. MARTINEZ TRUEBA, Mme ROUER, M. ESCANDE, M. JEAN MEYER.

A RIO-DE-JANEIRO, le président GETULIO VARGAS a tenu à féliciter personnellement Mmes BÉATRICE BRETTY et GERMAINE ROUER et M. MAURICE ESCANDE

LIVRES DE MUSIQUE... LIVRES D'ART

Les Français n'ont pas de musique », disait Jean-Jacques Rousseau. Et nous, ne sommes-nous pas mauvais prophètes aussi, en déclarant que l'Amérique ne possède pas de musique propre ? Erreur d'appréciation due à la méconnaissance de l'immense production musicale du Nouveau-Monde, à laquelle l'ouvrage de Mme W.-L. Landowski, *la Musique américaine* (Pierre Horay, éditeur), apporte sa défense et son illustration. La musique spécifiquement américaine existe ; elle a ses classiques, ses symphonistes autochtones : un Samuel Barber, un Carpenter, un Walter Piston, un Howard Hanson sont — le premier excepté — pour leur nation ce que sont pour nous un d'Indy, un Ropartz, un Fauré. Ils marquent l'un des deux courants essentiels de la musique d'Amérique, l'autre se distinguant par les nationaux d'adoption, les émigrés volontaires et les grands exilés des ingrates patries d'Europe. Mme W. Landowski nous désigne encore les sources folkloriques, abondantes à souhait, dans ce pays de pionniers qui ont suscité un répertoire de tradition nationale. Elle dresse enfin un rapide bilan des vastes et innombrables activités musicales d'Amérique et nous rappelle, pour conclure, que ce riche patrimoine est à notre portée, dans les centres parisiens des services américains d'information.

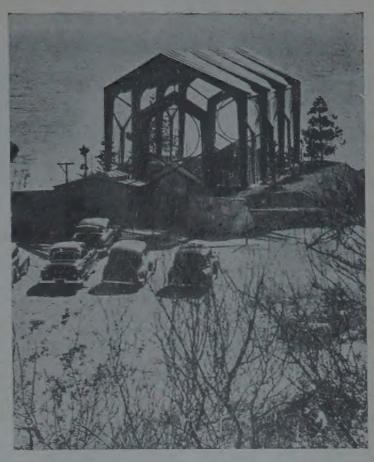
L. Maurice-Amour.

Monsieur J. van der Elst publie aux éditions La Palme un ouvrage, à la fois très documenté et plein de poésie et de sensibilité, consacré à *l'Age d'or flamand*. Il est orné de nombreuses reproductions en noir et en couleurs. Nous signalerons tout particulièrement la beauté de la planche en couleurs évoquant, en détail, la *Vierge des douleurs*, de Thierry Bouts, hallucinante de vérité dramatique. M. Van der Elst nous place dans le milieu historique, religieux et intellectuel du temps, et constamment il relie les peintres aux poètes, écrivains ou autres artistes du temps. Ainsi les influences, les rapports de conception, d'idéal ou de style sont-ils toujours présents pour le lecteur.

Les éditions La Palme ont eu l'heureuse idée de placer à la page de garde du volume un petit cadre mobile, à l'aide duquel le lecteur peut mettre en évidence — en l'isolant de l'ensemble — tel détail des planches qui lui paraît révélateur.

Nous signalons tout l'intérêt que présente la revue *les Arts plastiques*, éditée à Bruxelles, qui traite de tous les problèmes concernant la peinture, le dessin, la gravure, la sculpture. Chaque volume, orné de nombreuses reproductions, évoque aussi bien les expositions importantes de chaque mois que l'œuvre complète d'un artiste.

Maurice Sérullaz.



UNE ÉGLISE TRANSPARENTE EN CALIFORNIE

Cette étrange bâtisse est une église. Elle est, dites-vous, inachevée et réduite encore à son armature ? Point du tout. La construction est terminée, et la secte dite « de la Convention générale de la Nouvelle Jérusalem » y célèbre déjà des services.

Il s'agit tout simplement d'un temple de verre, que l'architecte Lloyd Wright vient d'édifier près de Los Angeles, à Palos-Verdes, dans un très beau site de la côte californienne. Et précisément, en dressant les plans du sanctuaire, M. Wright, nous assure-t-on, a songé que les églises de style classique empêchent la plupart du temps les fidèles de jouir du paysage. Qu'on nous permette, à nous, de penser que c'est là une conception un peu particulière du recueillement.

NOUVELLES RELIGIEUSES

A Lourdes, des milliers de malades parmi lesquels Mgr Théas

Plus de vingt mille pèlerins ont afflué vers Lourdes à l'occasion du soixante-seizième pèlerinage national, que présidait Mgr de Llobet, archevêque d'Avignon. Une foule innombrable assistait à la messe pontificale célébrée par ce prélat, ainsi qu'à la procession du saint sacrement et à la bénédiction des malades. Mgr Théas, évêque de Tarbes et de Lourdes, que son état de santé très alarmant avait empêché de diriger ce pèlerinage, tint cependant à y participer au même titre que les autres malades, et c'est sur une civière qu'il suivit les cérémonies.

Nouveaux évêques

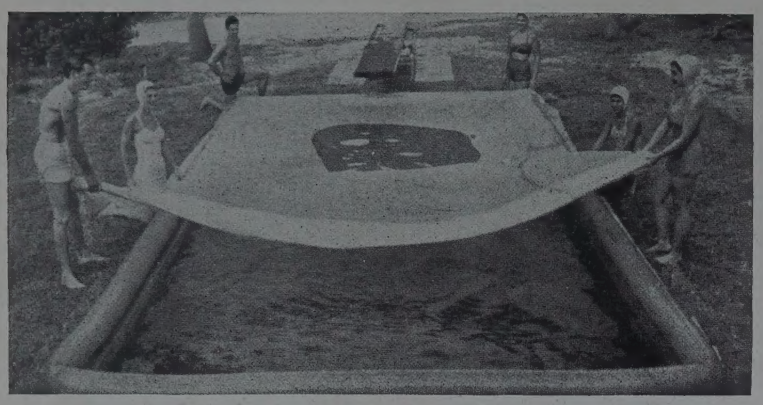
Monseigneur Urtasun, que S. S. Pie XII vient de nommer évêque de Valence, en remplacement de Mgr Pic, décédé le 26 novembre 1951, est né à Bayonne le 9 août 1894. Docteur en philosophie et en théologie, licencié en droit canonique, Mgr Urtasun, qui fut élève au séminaire français de Rome, reçut l'ordination le 2 juillet 1917. Secrétaire de son oncle, Mgr Legasse, jusqu'en 1931, il s'était vu nommer chanoine titulaire en 1925 et reçut en 1943 les fonctions d'official et de vicaire général de Périgueux. Doyen du chapitre en 1947, il fut la même année nommé prélat de Sa Sainteté.

A l'abbaye de la Pierre-qui-vire s'est déroulée il y a quelques jours la cérémonie de la consécration épiscopale du Révérendissime Père abbé Dom Denis Huerre par S. Exc. Mgr Lamy, évêque de Sens.

BIBLIOPHILIE

CHIMOT a gravé à l'eau-forte blonde, rehaussée, **LES SOUPERS DE DAPHNÉ**, chef-d'œuvre galant de M. de Querlon, 429 ex. Un bel ouvrage qui enchantera les amateurs du XVIIIe Edit. d'**ART ERYX**, 120, boul. Chapelle, Paris-18e. Catalogue galant XVIIIe et not. Fco.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES



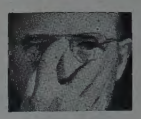
PISCINE EN MATIÈRE PLASTIQUE

Le champ d'application des matières plastiques s'étend chaque jour davantage dans les domaines les plus divers. Voici, par exemple, une piscine peu coûteuse et facile à installer dans un jardin. Elle est faite d'une immense poche de plastique souple, placée dans une excavation où quatre piquets la maintiennent ancrée. La profondeur varie de 1 mètre à 1 m. 50. Sa superficie est telle qu'une quinzaine de personnes peuvent se baigner simultanément, affirme l'inventeur.

Le « Cinérama »

Une camera à trois objectifs diversement orientés est utilisée depuis peu aux Etats-Unis pour impressionner des films qui sont ensuite projetés sur un écran semi-circulaire. Dans la salle obscure, les spectateurs se trouvent ainsi placés « au centre » de l'action. L'effet obtenu est plus saisissant que celui du cinéma en relief. Le champ de la camera triple est égal à celui de l'œil humain, et c'est la forme spéciale de l'écran de projection qui permet de donner trois dimensions.

Lunettes transformables



Cette monture à combinaisons est destinée aux personnes qui portent des verres bi-focaux. Un dispositif très simple, mû du bout de l'index, place automatiquement le foyer convenable face à la pupille, imitant ainsi tout mouvement de l'œil.

Unité de chauffage

Un tube métallique banal et ses deux pièces de fixation composent un véritable « élément » de chauffage... électrique, bien entendu. De fabrication anglaise, ce nouvel appareil se branche comme un tube d'éclairage et est destiné, surtout, à la confection de séchoirs à linge. Il peut aussi servir de chauffage d'appoint, sous un bureau ou dans une salle de bains.

Pour les ménagères

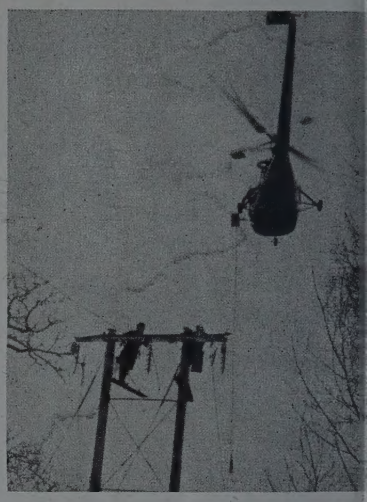
Le « fait-tout » électrique à thermostat peut être posé sur la table pour conserver à point un plat bien mijoté. Le récipient, de céramique, peut être enlevé pour le nettoyage. Le socle est alors utilisé comme chauffe-plat.

Un inventeur a présenté récemment un très ingénieux assemblage d'un auvent protecteur et d'un ventilateur. Il suffit de tirer l'auvent pour mettre en marche l'aérateur d'air vicié.

Une nouvelle utilisation de l'hélicoptère

La pose des câbles électriques se trouve grandement facilitée par l'emploi d'un hélicoptère « porte-fils », ainsi qu'on peut en juger par le cliché ci-dessous. Les techniciens de la pose se bornent à accrocher les câbles à leurs places respectives, l'appareil effectuant tous les mouvements de levage et de traction nécessaire.

C. T.



LE BRIDGE (N° 104)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 90

LE MORT : ♠ A D 6 ♡ A 9 5 2 ◇ A V 7 ♣ R 8 3

entame : ♡ R — NORD / OUEST EST / SUD

♠ R V 10 9 8 ♡ 6 ◇ R 5 3 ♣ A D V 10

Sud joue 7 ♠ et Ouest entame du ♡ R. Quel est votre plan de jeu? Le grand chelem semble dépendre de l'impasse à ◇, qui n'a qu'une chance sur deux de réussir.

Mais il y a mieux que l'impasse. En réalité, le grand chelem sera réussi si les ♠ sont 3-2, en jouant ainsi :

Après avoir pris du ♡ as, coupez un ♡. Jouez ensuite ♠ R puis ♠ 8 pris par l'as.

Si les ♠ ne sont pas 3-2, vous serez obligé de risquer l'impasse à ◇. Mais si les ♠ sont 3-2 vous coupez encore un ♡, rentrez au mort avec ♣ R pour couper le dernier ♡ et rentrez encore au mort avec ◇ as pour prendre le dernier atout ennemi.

La dernière perdante possible du mort, un ◇, est alors défaussée sur ♣.

Ce jeu porte un nom : « le mort renversé ». Ce nom signifie que le demandeur assume la fonction du mort, qui est de couper, parce que c'est le mort qui est généralement la main courte en atouts.

Esquissons une théorie générale du « mort renversé ».

Soit n le nombre total de levées que rapporterait la couleur d'atout si on la jouait comme à sans atout, sans couper. $n = 5$ dans la donne N° 90.

A quelles conditions la coupe augmentera-t-elle ce nombre n de levées rapportées par la couleur d'atout?

Première condition. La main qui coupe doit avoir un nombre d'atouts égal ou inférieur à celui de son partenaire, mais pas un nombre supérieur.

Prenons comme exemple la donne N° 90, et appliquons la règle.

Si Nord pouvait couper, toute coupe serait une levée à ajouter aux cinq. Mais c'est Sud qui doit couper. Les deux premières coupes de Sud ne rapporteront rien parce que Sud aura plus d'atouts que Nord quand il coupera.

Seule la 3e coupe commencera à rapporter une levée parce qu'elle sera faite avec un nombre d'atouts égal à celui de Nord.

Deuxième condition. La coupe ne doit pas affaiblir à l'atout le camp qui coupe au point de le forcer ensuite à restituer la levée gagnée quand il faudra épuiser les atouts ennemis.

Par exemple donnons, à l'atout, les cinq honneurs à Sud et 4 3 2 à Nord. A quoi servirait-il que la 3e coupe de Sud gagne une levée puisqu'il faudrait ensuite la restituer à l'adversaire, qui a trois atouts, quand on voudrait les lui prendre?

Nous y voyons maintenant clair dans la théorie du « mort renversé ».

Les symptômes de ce jeu sont les suivants : couleur courte à couper dans la main longue en atouts (singleton à ♡ chez Sud, dans la donne N° 90) ; atouts de la main courte en atouts, assez forts pour pouvoir épuiser les atouts ennemis sans que la coupe coûte une levée au camp coupeur.

Passons au problème des rentrées et supposons que le plan du mort renversé impose à Sud (la main longue en atouts et qui devra couper) un nombre de coupes $= c$.

Si Nord a la main avant la première coupe de Sud l'opération du mort renversé ne pourra être menée à bien que si Nord a au moins c rentrées, y compris celle qui lui rendra finalement la main pour épuiser les atouts ennemis.

Si c'est Sud qui a la main avant sa première coupe, il faudra à Nord une rentrée de plus, c'est-à-dire un total d'au moins $c+1$ rentrées.

ÉTUDE N° 91

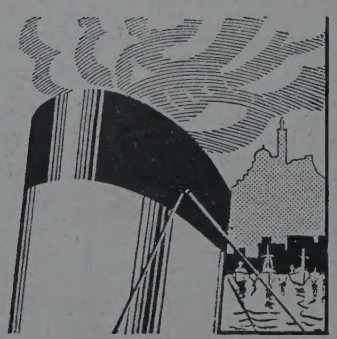
LE MORT : ♠ D 7 2 ♡ D 10 9 5 ◇ R 10 2 ♣ D 10 4

entame : ♣ as — NORD / OUEST EST / SUD

♠ A V 10 5 ♡ A R V 7 ◇ A D V 9 3 ♣ ...

Sud joue 7 ♡, contrés par Ouest qui avait relancé d'1 ♠. Ouest entame du ♣ as. Comment jouer?

André Chéron.



FOIRE internationale
13 AU 29 SEPTEMBRE MARSEILLE
le premier marché du Bassin Méditerranéen

COMME LES AMÉRICAINS... adoptez tous LA PLANCHE MIRACLE!

— Rajeunissement du corps, du visage, de l'organisme ;
— Energie renouvelée ;
— Détente physique et cérébrale.

Deux fois par jour, pendant 15 minutes, étendez-vous sur la DECLIVE JUVEA. Encombrement nul, se plie en deux après usage : 8.000 fr. Modèle spécial pour messieurs très grands et très forts : 9.500 fr. Demandez l'envoi de la notice.

Société JUVEA
22, rue François-Ier, PARIS-8e.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.